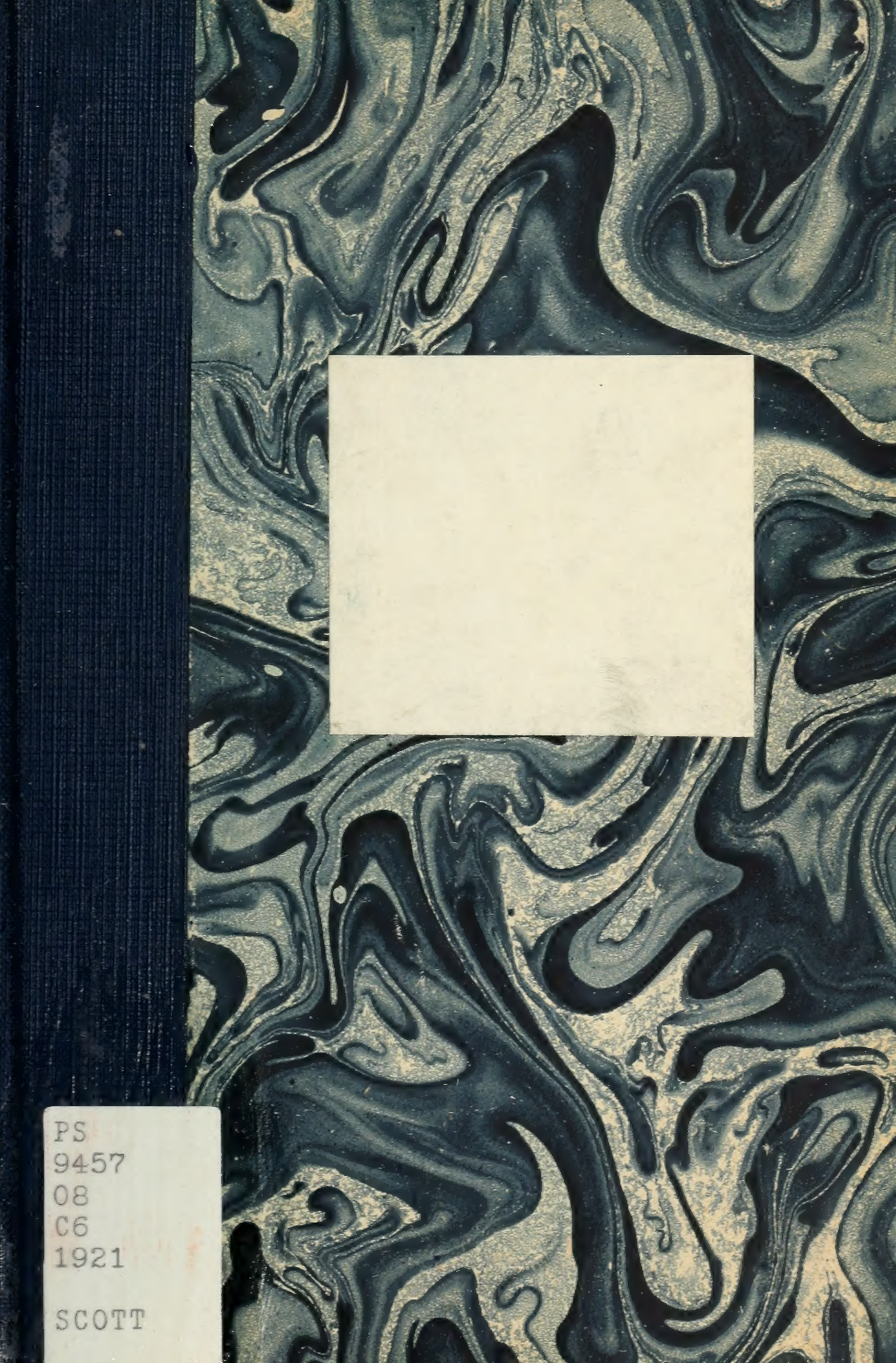
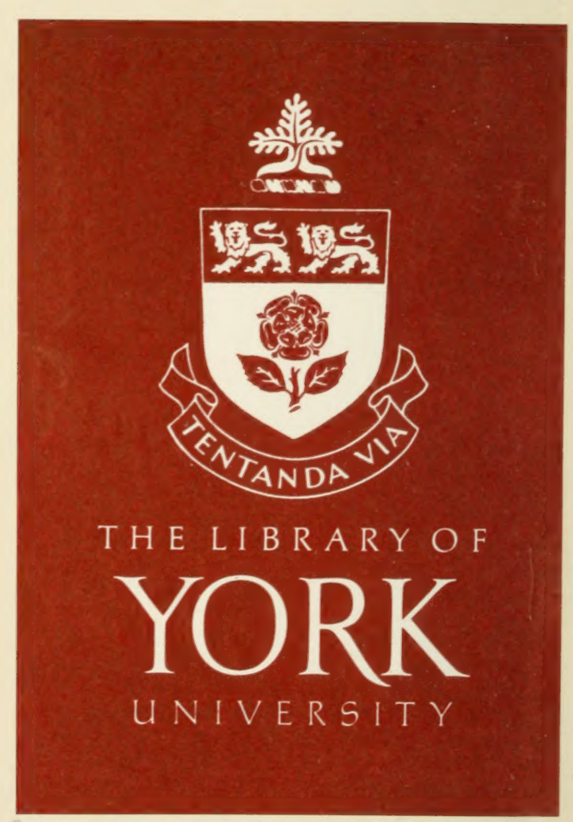
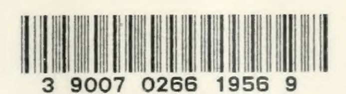



TENTANDA VIA
THE LIBRARY OF
YORK
UNIVERSITY



# Contes Rustiques

ET

# Poëmes Quotidiens

PAR

LOUIS-JOSEPH DOUCET

Il faut bien des mondes pour faire un
monde, et tous sont nécessaires.
Je chante le cantique insensé de la
vie.
Sachant que l'homme a droit d'emporter ses fardeaux.



MONTREAL

J.-G. YON,
Editeur
936, rue Saint-Denis

1921

# Contentes Rustiques

ET

# Poëmes Quotidiens

PAR

LOUIS-JOSEPH DOUCET

> Il faut bien des mondes pour faire un monde, et tous sont nécessaires.
> Je chante le cantique insensé de la vie.
> Sachant que l'homme a droit d'emporter ses fardeaux.



MONTREAL

J.-G. YON,
Editeur
936, rue Saint-Denis

—

1921

**DU MEME AUTEUR :**

---

La Chanson du Passant.—Epuisé.
La Jonchée Nouvelle.—Epuisé.
L'Ode au Christ.—Epuisé.
Contes du Vieux Temps.—Epuisé.
Sur les Remparts.—Epuisé.
Palais Chimériques.
En vente chez J.-G. Yon, 936, rue St-Denis, Montréal.
Les Grimoires.—Epuisé.
Près de la Source.—Epuisé.
Pages d'histoire.—Epuisé.
Les Sépulcres blanchis.
En vente chez J.-G. Yon, 936, rue St-Denis, Montréal.
Palais d'Argile.
En vente chez J.-G. Yon, 936, rue St-Denis, Montréal.
Au Vent qui Passe.
En vente chez J.-G. Yon, 936, rue St-Denis, Montréal.
Au bord de la Clairière.
En vente chez J.-G. Yon, 936, rue St-Denis, Montréal.
Les Campagnards de La Noraye.
En vente chez J.-G. Yon, 936, rue St-Denis, Montréal.
Idylles Symboliques.
En vente chez J.-G. Yon, 936, rue St-Denis, Montréal.
Moise Joessin.
En vente chez J.-G. Yon, 936, rue St-Denis, Montréal.
Vers les Heures passées.
En vente chez J.-G. Yon, 936, rue St-Denis, Montréal.
A la mémoire de Charles Gill.
En vente chez J.-G. Yon, 936, rue St-Denis, Montréal.
Palais d'Ecorce.
En vente chez J.-G. Yon, 936, rue St-Denis, Montréal.
Lettres et Devises.
En vente chez J.-G. Yon, 936, rue St-Denis, Montréal.
Contes rustiques et Poêmes quotidiens.
En vente chez J.-G. Yon, 936, rue St-Denis, Montréal.

# CONTES DES MAQUIGNONS

Si vous sortez de Québec en suivant le chemin Sainte-Foy, à un mille à peu près de cette ville, à quelques pas aujourd'hui d'une église à charpente massive, l'église du Saint-Sacrement, en tournant à votre droite, vous descendrez la Côte des Bell, côte ombreuse qui se replie un peu sur elle-même, toujours à droite, moins un croche, et vous pousse ensuite sur un chemin d'une vingtaine d'arpents lequel débouche par le nord-ouest, sur la route Saint-Vallier.

Voici des champs où l'herbe croît assez drue. Contemplez un peu le paysage en trois coups d'oeil rapides ; nous causerons ensuite.

Entre les Laurentides chauffant au soleil couchant de longues bosses de chameaux verts, et le Cap Diamant, abrupt et historique, parsemé de toits dont les carreaux brillent pleins de rayons, orné au loin des bâtisses carrées de l'hôtel du Gouvernement, et des toits dentelés du Château Frontenac, vous parcourez d'un regard moins glorieux la basse ville, les grandes usines de St-Malo, et, à perte de vue, des maisons qui s'épaulent ou se redressent jusqu'au confluent de

la Rivière St-Charles et du St-Laurent d'où l'Ile d'Orléans montre sa tête énorme.

Les cloches de dix églises tintent pieusement, l'Angelus s'élève jusqu'à l'azur sur les ailes de la brise.

Essuyez votre front que l'air frais rassérène, éternuez, s'il le faut, pour chasser de vos poumons la poussière et le poison des autos rencontrées jusque là, mais qui s'aventurent rarement ici. Marchons lentement, c'est l'heure de la paix, soyez pacifique, c'est l'heure du repos, reposez-vous......

Mais que vois-je? Qu'entend-je? Voici des chariots couverts, des roulottes, de la poussière, de la fumée et des chevaux qui semblent cuisiner avec leurs maîtres. Voici un, deux, trois campements. Des chevaux qui hennissent et s'appellent; des hommes, des maquignons, des gypsies qui détellent ou font boire leurs montures.

Les deux Cayens, Pit Saint-Pierre, le père de La Ciseraie, Bébé Belleau, 6 chevaux ici, 10 autres plus loin, 5 au nord, 9 au sud.

J'oubliais les deux Laflamme qui en ont 27. Le père Laflamme vient de changer de montre avec Bédard, une montre de cuivre en plus d'une piastre pour une montre d'argent qui ne marche

plus depuis dix minutes à peine, à moins que ce ne soit depuis bientôt dix ans.

Les gens de la ville achètent et vendent.

—D'où arrives-tu mon cher Bisson ?

—De Thetford-Mines, (prononcez mines en français).

—Bon voyage ?

—Oui, assez, mais la pluie c'est bon pour faire pousser l'herbe, mais pas pour les tentes qui coulent, je suis content que le soleil fasse aujourd'hui son possible.

—Combien ce cheval noir? Il est net? (net—sans défaut)

—Absolument: pas de souffle, pas de rot, pas de râle. Faites-le voir.

(Faites-le voir !! C'est qu'il est aveugle).

—Voyons ça, voir, ah! ah! c'est la Puce, ça vient de moé. Tu demandes en piastres ?

—Pour toi c'est rien que trente; quatre beaux membres, sains comme une balle.

—J't'en donne neuf, c'est pour changer. (échanger)

—Dis-le pas. Paye-moi. As-tu ton licou ?

o-o-o

—Pierre Cayen, tu m'as vendu cette bête-là en me disant qu'elle n'avait que dix ou douze ?

—F. X. Bauché est témoin, il peut dire la vérité.

—Elle s'appelle Bergère, elle vient de Disraéli, c'est Petit Louis Beauséjour qui l'a élevée.

—En tout cas c'est une vieille bergère qui a au moins 25 ans.

—Je t'ai dit 10 et 12 ans, ça fait 22 juste.

—Juste? C'est ça ta justice ?

Ah! la vieille Bavolette !

Et le soir tombe. Les feux pétillent et grandissent.

Chacun maintenant, haussé par l'ombre, ou rapetissé autour de la flamme par l'éloignement, et les songes qui se promènent autour des gargottes, chacun soupera au hazar de l'heure, non au hazar de la faim, car l'appétit ne manque pas aux bougres qui vivent au grand air.

Bouchonner, étriller, panser les chevaux qu'on veut vendre au plus tôt, c'est l'affaire des plus aptes au maquignonage.

o-o-o

—Qu'autour des feux, maintenant, l'on conte des histoires vraies! dit Fanfan Larivée, en sacrant Baptiste.

Johnny Lortie s'était levé pour conter une histoire drolatique, avec des mots au sens particulier tournés au sens général. Le petit Vandelac, (cheval noir acheté chez Vandelac, de Montréal) s'étant approché de la cambuse improvisée, comme par curiosité, pour sentir les gamelles, lançant

une ruade et une pétarade, brisa la pipe dans la bouche du conteur, et lui fit aussi renverser sa gobe de bière ; tout le monde se mit à rire excepté la victime qui, comme conclusion à sa farce, lança à son persécuteur, aussi comme réponse toute prête, le célèbre mot si énergique du général Cambronne.

Quelqu'un réplique : le petit Vandelac a dû être chatouillé, ou piqué par une couleuvre, car un cheval est assez fin pour laisser le monde tranquille. On sait bien, par exemple, que le monde, les maquignons compris, ne laissent pas les chevaux sans les faire souffrir un peu.

—Je crois plutôt que le petit Vandelac voulait rendre, par deux coups de pieds les deux coups de fouet qu'il avait reçus une heure auparavant, affirma Louis Charbonneau.

—Et ma bottine est déchirée cria Lortie.

o-o-o

La lune s'était levée, et le second campement veillait autour d'un autre feu. Un peintre eut pu le dessiner avec intérêt et profit. On y jouait du violon, et sous le ciel lunaire et étoilé des rêves berceurs rodaient avec des consolations pour une enfant malade, la petite Laflamme.

Comme le grand'père Laflamme partait avec son meilleur cheval pour courir au docteur, pendant que le violoneux jouait plus doux et plus

lentement afin, dans l'intention, d'engourdir un peu le mal de la souffrante, il se fit comme un remous dans le campement voisin, puis une couple de cris avertit que la jument maligne, la folle, celle qu'on voulait échanger avec Pierre Garneau, de la Rivière Jaune, s'était échappée.

Elle courait sur le camp des Laflamme, et la petite malade eut peur.

Ce fut le violoneux qui, vif comme le vent, lâcha le crin de l'archet pour sauter à la crinière et au nez de la bête furieuse, on dit que celle-ci avait été surexcitée par un chien enragé. — Le brave garçon achevait de maîtriser la monture récalcitrante, quand celle-ci s'enfargea dans un travail de voiture et s'abattit, laissant l'homme suspendu à ses crins se frapper la tempe sur un moyeu de roue. Le choc ne parut pas violent, mais la tempe était brisée. La mort vint mettre fin aux souffrances du violoneux le lendemain midi.

Le médecin, sous les tentes, affirma que la jeune fille serait sauvée, mais que son sauveur était condamné.

On décida la jeune fille à aller à l'hôpital ; elle vit, à la clarté d'un vieux fanal et sous les rayons de la lune blafarde, le violoneux dont on étanchait le front plein de sang, il lui sourit d'un

sourire de bonté, mais son regard à elle s'emplit de larmes.

Les pronostics du médecin furent vrais, le violoneux mourut le lendemain à midi ou midi et demi, après avoir fait un peu de délire, affirmant qu'il était marié et que sa femme vivait dans une autre ville ; il sentit la mort venir, refusant toujours de se laisser conduire à l'hôpital, essaya de chanter la complainte du pendu, mais ne put la finir.

Je cite ce que je sais de cette complainte, elle représente le condamné sur l'échafaud, au moment d'être lancé dans l'éternité, c'est le dialogue d'un fils et d'une mère où l'épouse aussi intervient, l'air de ce chant est empreint d'une grande tristesse :

**Le Pendu**

Le premier vol (e) que j'ai fait,
C'est un couteau que j'ai volé :
De chez mon oncle un couteau j'ai volé ;
Fallait prendre une verge, me l'envoyer porter.

**La Mère**

Mon fils, on avait que vous d'enfant,
On vous aimait si tendrement.

**Le Pendu**

Que de tendresses vous avez eues pour moi !
Mais voyez le malheur que vous m'avez causé.

**L'épouse**

Sa femme se jette à ses genoux,

Disant : "Grand Dieu secourez-nous !"

**Le Pendu**

—Relève-toi et ne pleure point tant,
Prends un exemple, élève tes enfants !

Il ne put même tout chanter, mais quand il cessa de chanter, il dit : "ma tête est vide, je ne sais quoi dire, si monsieur le curé vient, dites-lui que ce qui me reproche n'est que peccadile...... mettez donc un peu de foin sous ma tête". Quelqu'un affirme qu'il ajouta dans un murmure : "Vive la France!" en se plongeant la tête dans le bon foin, avec l'idée d'y placer tout son corps, comme un chat. Il expira longuement et ce fut tout.

On dit aussi que dans l'après-midi, quand sonnèrent les glas, à cet instant tous les chevaux hennirent.

Ce qui est certain c'est que la jeune fille Laflamme dont le grand'père était français de France, est aujourd'hui l'épouse heureuse d'un riche négociant québécois, et mère de trois beaux enfants.

Elle m'a dit n'avoir jamais oublié le pauvre violoneux. A chaque anniversaire du jour de son départ de ce monde, elle fait brûler un cierge à sa mémoire, et ce cierge s'éteint seul à midi et 20 minutes comme s'il était soufflé par un esprit invisible.

# ORAISON FUNEBRE D'UN COPAIN PAR BARTHEL

—Je sais bien, mes vieux, que je peux pas prononcer mes mots comme un homme instruit, mais puisque nous autres, les changeux de chevaux, on se bat facilement la musique (la bouche) quand on veut faire des noces (échanges), ce serait pas mal de parler de la vie de celui qui a été notre ami depuis quatre ans. Il s'était endurci à notre métier, s'était grillé la peau à notre soleil, sans compter qu'il a souvent pris la part des mascapoux (les souffre-douleurs).

La voiture noire va arriver tantôt, pour emporter le corps du violoneux, mais avant, tâchons de lui dire des belles vérités. Puis c'est vrai qu'il n'a jamais été picoignon (panier percé, délateur qui met la chicane entre les gens.) Quand il nous disait qu'un cheval était net et sans fautes, on pouvait prendre sa parole, et ramasser (se procurer) la bête.

Il avait soin des animaux, il était doux pour les plus maigres comme une piroche (oie) pour ses pirons (petites oies) ; avec ça bien résistant à la misère. Il aidait dans l'inquiétude. Je l'ai vu passer cinq heures de gros temps, sans se

plaindre, sur un catamarane (radeau), la nuit et sans un seul espoir, et le violoneux chantait pareil. Quand je pense à tout ça, mes vieux, ça me touche et ça me serre à la pointe du coeur. Quand je vois ça, que nos histoires sont si courtes, je vais vous dire comme on dit : on n'est pas des pieux, nous autres, ni des dévotieux, quand je vois ça qu'il va s'absenter de not' camp, bien je crois qu'on devrait lui réciter chacun un **Ave.** Vrai, on est dix, bien ça fera une dizaine de brin de mil pour sa pauvre âme.

Pour du mérite il en avait, sans compter qu'on se trouve avec son violon, sans violoneux. Son violon il le donne à la petite fille de Laflamme. Il l'a marqué sur un papier, il savait bien écrire ; d'aucuns disent qu'il se lisait mal, qu'il n'avait pas une belle main d'écriture, mais qu'il allait vite avec une plume aux doigts ; pour nous autres c'est rien, on ne va vite qu'à la selle ou en berline.

La petite Laflamme a ses papiers écrits, s'il a des parents à Montréal, elle leur rendra ses pattes de mouche et ses brouillons. Les trois chevaux iront à Laflamme pour payer la boite (cercueil), les bénédictions et le creusage de terre. Voilà le tombereau noir, ôtons nos calottes pour saluer le violoneux.

Si quelqu'un croit que quelque chose peut faire plaisir à son âme, il le dira à temps.

Ce fut le départ du corbillard emportant la boîte et le violoneux. Les copains suivirent, 22 en tout, y compris le croque-mort. Le cortège grossit en avançant vers l'église. St-Malo y fut bien représenté.

On parlait dans le rang ; l'oraison funèbre se continuait entre bouches anonymes :

—Il m'a fait du bien en me conseillant de ne pas trop boire.

—Il l'a conseillé à bien d'autres.

—Ben, il a imité un p'tit brin not' Seigneur qui serait né dans la paille, tandis que le violoneux est mort dans l'foin.

—Oui, son tour est fait, le mien ne l'est pas, mais ça va venir.

—Y s'est toujours pas suicidé. C'est pas de sa faute ; c'est encore mieux que Fanfan Noir, qui s'est accroché le cou après un piquet avec son licou en noeud coulant, l'aut' bout accroché après sa charrette et qui cria à son cheval d'avancer. Ca pas été long, les yeux lui ont sorti de la tête et la langue de la bouche.

Quand Pitt Larivée, qui est arrivé trop tard, l'a décroché, il y avait un gros quart d'heure que le cheval tirait comme ça ; j'te dis que l'cou d'Fanfan était abîmé. Y a pas eu de docteur pour arranger c'cou là, y souffrait plus, et il n'a ja-

mais soufflé, y a trois ans qu'il ne souffle plus.

—Pourquoi une histoire pareille? Ce n'est pas une cérémonie à faire.

—Tu sais, il parait que sa femme chantait (disputait) trop. Quand il ramassait un nouveau cheval, elle chantait, quand il n'en ramassait pas, elle chantait pareil.

Le cortège arrêté en face de l'église de Saint-Malo, fut retardé quelque temps ; un télégramme reçu de Montréal et signé d'une haute autorité ecclésiastique fut délivré à la famille des Laflamme par le vicaire qui leur apprit que le curé avait aussi une dépêche explicative.

Ce dernier télégramme se lisait ainsi :

Après un premier service à Québec pour le repos de l'âme de Lanor Harnois, le corps embaumé doit être expédié à Montréal par bateau ce soir. Courrier suit. Voir votre curé à ce sujet.

Quelques chantres des autres paroisses vinrent renforcer le choeur de Saint-Malo ; le service eut lieu à 8 1-2 hrs au lieu de 8 heures.

Tout se passa dignement et il y eut assez de monde au service. Plusieurs s'émurent à l'audition du chant qui se fit.

Quelques compagnons furent surpris de constater qu'on semblait s'appliquer par respect pour le défunt.

Le courrier: c'étaient deux amis anciens du défunt. Milette et Lagacé, ce dernier unit sa voix aux choristes de l'orgue. Toutes les dépenses furent promptement payées par le ou les courriers.

Le mort fut à 5 heures, embarqué à bord du bateau. On en parla un peu, mais on oublia la petite Laflamme et ses papiers à l'hôpital.

Le lendemain deux ou trois lignes, presque contradictoires, parurent dans les journaux. L'un disait: mort d'une congestion cérébrale, l'autre d'un choc électrique, le plus proche de la vérité parlait d'un coup de pied de cheval et ajoutait, sur un petit ton incrédule: Lanor Harnois, paraît-il, était un maquignon un peu instruit, qui aurait quelque temps, abordé cette dernière profession pour se renseigner dans les us et coutumes de ces dompteurs du cheval, ce noble animal qui figurait, autrefois, aux jeux et aux triomphes des rois.

Le cercueil bien vernis absorba un beau rayon de soleil, quand les matelots l'emportèrent sur le pont du Québec, et dans le brouaha de l'embarquement de la cargaison, pendant la distraction générale du démarrage, quelqu'un prenant une gobe de gin, salua le mort de ces mots prononcés doucement et avec un certain respect, en touchant la tombe de son verre: mort, qui que tu sois, je bois à ta santé, et à ton départ de Québec

et de ce monde.

Comme à cette heure-là les morts jouissent d'un bien profond sommeil et d'une santé qui défie toute médecine, celui-ci ne s'en porta pas plus mal, et même, étant donné son caractère, du temps qu'il chevauchait sur les routes, s'il eut pu répondre, je suis sûr qu'il eut répondu : 'merci à toi, si ta coupe est remplie d'une chose non frelattée ; pousse même plus loin ta franchise et dis-moi que le vin est nourrissant comme le pain, et que celui qui l'inventa n'était pas le diable."

3 ou 4 maquignons s'étaient rendus au bateau.

Johnny Lortie fit réparer sa chaussure chez un petit cordonnier dont la figure était illuminée, réjouie. Il lui confia même la cause de sa joie : "Ma femme est en promenade !" En disant cela, après chaque mot, il crachait en serrant les dents...... psit...... psit.

Cette femme acariâtre, avait ses manies : elle changeait de religion souvent. En ces jours elle était visionnaire, prophétesse : elle avait des visions de Sainte-Anne. Et le mari réjouit, en serrant les dents et écartant les lèvres, ne disait pas toute la vérité. C'est que de temps en temps elle le quittait pour courir sous d'autres cieux. Le cordonnier s'adonnait au retapage des savates, affirmant, avec un sourire entendu : ma femme est bien avancée, celles qui sont dans la ligne ne voient pas le demi-quart de ses pieusetés".

# LA NUIT VENUE

La nuit était venue, solennelle, vaste et sereine.

Le bateau roulait dans l'ombre qu'il irradiait du jet de ses lumières. Le ronflement régulier de ses aubes avaient des échos adoucis sur l'onde chatoyante où se reflétait le mystère de la voûte des cieux déployant un voile de velours gris bleu pointillés de clous d'or.

L'aurore boréale agitait à l'horizon ses doigts nerveux sous des dentelles diaphanes.

Au calme revenu le fleuve berçait ses rêves.

Lévis, hautain, songeait, l'Isle d'Orléans émergeait comme un mastodonthe à l'encontre des remous moirés. Montmorency écoutait sa chûte. Beauport s'étirait. Québec s'endormait, fatiguée de ses ascentions hardies, semblait serrer un manteau d'ombre autour de ses côtes décharnées. Les Laurentides aux nuances monotones évoquaient quelque chose d'ancien comme Ararat en Arménie, ou comme Jérusalem en Palestine.

Ces descriptions ne valent rien, si l'on ignore que la nature entière prend généralement la teinte des âmes et des coeurs qui la contemplent ;

car, certes, à qui n'est-il pas arrivé de constater que le regard extérieur juge avec les dispositions intérieures? Quand l'âme est triste tout est triste; quand l'âme est joyeuse la nature sourit.

Le silence de la nuit qui endormait la vieille cité avait été déchiré par le sifflet énervant d'une locomotive et à l'hôpital plusieurs malades à ce cri, s'étaient éveillés.

"De l'eau, j'ai soif, s'il vous plaît, ma soeur avait demandé la petite Laflamme, Jeanne-Estelle, de son vrai nom. La soeur s'était rendue à cette demande avec bonté et lenteur, en conseillant a sa patiente de ne boire qu'à petite gorgée.

Celle-ci s'empressa de ne pas obéir, et d'un trait vida son verre d'eau, comme un bon ivrogne son verre de vin.

—Ma chère, c'est boire trop vite.

—C'est ma gorge qui veut travailler comme ça, et dans sa pensée: 'vous veniez si lentement".

—Mon père ou grand'père est-il venu aujourd'hui ?

—Votre père? le marchand de chevaux ?

—Il est marchand de chevaux n'est-ce pas ?

—Oui, un peu,

—Bien oui, c'est votre grand'père qui est venu, il ne pouvait vous voir, il était trop tard. Il

avait été retenu disait-il, à l'enterrement d'un ami de votre famille.

—Ah ! il est mort, dit la jeune fille en larmes, c'est qu'il était beaucoup plus mal que moi.

—Mourir c'est dormir bien longtemps.

La malade se tut, et pendant que la brise nocturne agitait un rideau à la fenêtre, Estelle songea à la tente de toile sous laquelle elle avait dormi si souvent depuis son départ de Princeville.

Elle récapitulait un peu sa vie à cette heure silencieuse où tout semblait reposer. Bien des peines avaient traversé son existence depuis la mort de sa mère, sa pauvre mère qui l'avait quittée si tôt, elle et ses deux frères.

Le long des routes le gai soleil avait fait souvent sa vie gaie, et les jours de pluie l'avaient aussi attristée.

Elle se rappelait avoir pleuré le soir de l'enterrement de sa pauvre mère, parce qu'il pleuvait fort et qu'il lui semblait que l'orage atteindrait la tombe où son corps décharné pouvait encore souffrir.

o-o-o

Parmi les maquignons, il y a les séculiers et les réguliers : les premiers sont généralement sédentaires, tandis que les derniers restent fidèles

à leur métier ou à leur profession, la plus grande partie de l'année, ne faisant halte prolongée que durant les neiges aux endroits les plus propices à un hivernement presque fugitif.

Après l'inhumation du violoneux, ou le lendemain ou sous-lendemain, la plupart d'entre eux se décidèrent de partir.

Partir, voilà pour les réguliers quelque chose, naturellement, qui les anime. Fuir au long des routes voilà l'évocation qui vibre en leurs coeurs, l'espérance de ne s'arrêter que bien loin ; changer de ciel, changer d'horizon, de figure, changer d'herbe et de chevaux, et recevoir beaucoup de piastres par leurs fréquents échanges, voilà le rêve.

On sait bien que c'est un rêve, mais le rêve devient prétexte, et le prétexte est bon. Restons pauvres, restons maquignons amoureux des campements au grand air, au trop grand air souvent ; mais qu'importe ! marcher, il faut marcher, surtout apres quelques déboires, il est bon de fuir, de s'évader avec les bêtes qui ont puisé des forces au repos des nomades ; non seulement les hommes et les femmes, mais les chiens et les chevaux, veulent avancer vers l'inconnu comme poussés, on croirait, par des instincts natifs de chercher des routes nouvelles ou même de re-

prendre, si la chose semble nécessaire, les chemins déjà bien des fois parcourus.

Jeanne-Estelle Laflamme ayant reconquis des forces, et les promesses des bonnes Soeurs aidant, le grand'père seul resterait à Québec pour elle.

En une heure, tout était levé, tentes, bêtes et monde ; tout était brossé, frotté, étrillé, peigné, attelé.

Départ général, peut-être un peu, pour chasser la tristesse du deuil et de la souffrance, et secouer un engourdissement de l'âme et du corps.

Les chevaux éternuaient, s'ébrouaient, renaglaient, quelques-uns piaffaient. Comme autrefois le roi des Bohémiens, le grand Coestre, le Père de La Ciseraie, donna le signal du démarrage. Zoel Tétaine prit la tête du convoi avec deux chevaux libres attachés à sa voiture, un troisième était sans licol, mais suivait comme et avec un chien. Au pas d'abord, ayant à sa suite deux autres voitures, les plus légères, pour la marche en éclaireur, portant ceux qui choisiraient la voie.

Et les charriots viendraient, bien en retard, avec les femmes et la marmaille. Tout le monde savait que le but à atteindre était La Tuque, d'un accord tacite, en passant par Trois-Rivières, che-

min le plus long, mais chacun faisait l'ignorant à ce sujet.

Ça leur paraissait mieux de faire semblant de marcher à l'aveuglette......

Oui, tous partirent au pas, mais peu à peu, les premiers chevaux se dégourdirent, ce fut au petit trot qu'ils avancèrent. L'ambleuse, Bergère qui semblait ramper en ramassant à la fois les deux pattes de chaque côté, celle qui était conduite par Laflamme, fils, et qui venait du violoneux; celle que le mort avait aimée les deux dernières années de sa vie, celle-ci même qui avait attrappé un petit coup d'eau, et qui tricottait en partant, et qui venait de Carbonneau, se mit à hennir, se sentant disposée à affronter l'espace.

Qui sait? Peut-être espérait-elle retrouver son maître, plus loin, toujours plus loin. Peu à peu Laflamme lui donna de la rêne, et peu à peu aussi ce fut le gros train, ce fut la course, ce fut la grande course tenace et sans répit.

Par mots brefs on se compris; les fouets se déroulèrent, mais Bergère n'en avait pas besoin, c'est elle qui dépassa tous les autres sous le ciel clair.

Les chariots et les tentes n'avaient pas fait quatre lieues, en trois heures, que les devanciers en faisaient treize.

Il n'y eut que Johnny Lortie pour les suivre à cheval, et en selle ; dans la poussière et le bruit, sauf quelques haltes fragmentaires, ils fuyaient, fuyaient sans cesse, accélérant l'allure écumante, le coeur à l'unisson, bêtes et gens imitaient la charge échevelée des courses des centaures. Un des compagnons, le lendemain, était noyé à Trois-Rivières. Ayant eu une altercation avec un jeune automobiliste, celui-ci lui fit prendre de la boisson, l'assomma, lui attacha une pierre à la jambe et le lança dans le fleuve du haut du quai. Dans la lutte, derrière l'auto, le numéro de licence fut arraché et tomba dans la poussière. On retrouva ce numéro le lendemain, mais le mort ne remonta à la surface, la jambe disloquée que 3 mois après. Mais les morts, les maquignons, comme les joueurs d'orgues de barbarie, ont le tort d'être eux-mêmes...... Ils sont discrets en face de leur réputation qui garde en son oeil la paille de l'Evangile.

Les abords de la ville de Trois-Rivières abandonnées, les éclaireurs ne prirent que d'une manière intermittente leur train d'enfer, la furie de la course et de l'espace diminuait dans leur pensée. Ils montèrent à La Tuque dans leur journée, cependant Bergère fut toujours la première ; on dut détacher et abandonner en chemin le trotteur qui suivait et qui n'en pouvait plus, 3 lieues avant l'arrivée.

Ce brave cheval rejoignit au petit jour, tout seul, le lendemain, ses compagnons de route.

—Campons ici, sur le bord de ce haut rocher, dit quelqu'un de la troupe.

—Campons ici, dirent les autres.

Camper, c'était pour l'instant s'asseoir sous les voitures, pour laisser passer l'orage.

Au milieu du tonnerre et des éclairs, quelqu'un parla de Moise sur la montagne.

—Un autre dit, en manière de farce : Va, on ne pourra pas sacrer en paix !

o-o-o

Quelques mois après la fuite éperdue des maquignons réguliers, quelques maquignons séculiers, prenaient tout bonnement, un verre de bière dans une taverne de Saint-Malo. Xavier Beauché rappela, à un moment donné, le souvenir du violoneux qu'il avait bien connu.

Dallaire dit qu'il avait échangé la veille son grand cheval blanc qui venait de Beaubien, pour le bon petit cheval blond qui venait du violoneux.

—Mon blanc était plus vendable que le petit blond, mais je l'aime le petit blond parce qu'il est bien accoté (en ordre pour avoir été bien soigné et entraîné).

—C'est bien sacrant déclara Garneau de la Rivière Jaune, le garçon de Baptiste Leveillé, qui lit

dans les papiers de Montréal, dit que les griffonnages du violoneux et puis ses brouillons font bonne parure dans les gazettes, c'est là dedans que ce qui lui passait par la tête est imprimé.

—Oui, puis il en avait des papiers.

—Comment donc qu'il faisait pour écrire tant que ça, et des affaires qui ont du bon sens, même des beaux mots qu'on met dans les journaux, comme un vrai monsieur.

—Il parlait pourtant pas beaucoup le violoneux, excepté, comme de raison, quand il contait un conte.

J'm'en vais vous dire, s'exclama, le vieux Boutet, c'est pas toujours ceux qui parlent le plus qui ont plus de tête.

Puis tenez, un vrai monsieur c'est toujours celui qui a plus de coeur, on a beau dire, et le violoneux avait du coeur et il n'aimait pas les injustices, ça c'est sûr.

Sur les entrefaites il arriva un petit homme tenant une pièce de cinq sous dans sa main calleuse, pièce qui lui donnait le droit à un bon verre de bière qu'il avala sans sourire. D'ailleurs sa figure était allongée et triste. C'était le cordonnier.

Ta femme est revenue au logis? lui dit quelqu'un, ta figure l'annonce.

—Oui, répondit le brave cordonnier, et je m'en réjouis, en crachant entre ses dents, psit, psit.

—Et elle sait faire des miracles à cette heure?

—Psit, psit, son dernier miracle a été de se trouver $10.00 dans mon portefeuille, même dix piastres et cinq cents, voilà mon dernier cinq cents.

---

## LETTRE ANONYME

Avant de mourir Lanor Harnois répéta, à diverses reprises que, sauf son cerveau vide, il était bien. Quand on dit qu'on est bien en mourant, c'est qu'on meurt bien, que la mort nous est douce. Par contraste je cite la réponse que faisait Madame Harnois à quelqu'un qui l'invitait à souper: "Non, je m'en vais, il faut que j'aille soigner mes chiens; car j'aime les chiens plus que les hommes". Celui qui l'invitait, songeant aux mots qu'elle choisissait pour parler à son mari, répliqua, doucement: "Vous avez commencé de bonne heure, je crois, à préférer les chiens aux hommes ?"

Et il songea que cette femme était une suffragette éfrénée, qui se donne, et que l'on prend souvent, comme un de ces caractères forts et bien

formés. On se sent alors porté à demander à cette madame aux yeux farouches: "En quel couvent avez-vous reçu et pris cette éducation ? "Quelle fierté romaine vous anime ?"

Chers lecteurs bénévoles, comprenez maintenant pourquoi Lanor Harnois préférait le voyage, en compagnie de maquignons, à la beauté du repos et de la vie conjugale, et pourquoi même, il se plaisait à l'idée du repos éternel, du côté des De profundis.

"Qu'ont-elles donc les femmes à se rebeller contre rien et contre tout ?

Quand elles se marient, elles devraient savoir qu'il est probable qu'elles auront et élèveront des enfants, que la vie partout est une misère si l'on ne prend que le mauvais côté des choses.

C'est aux femmes à être meilleures que les hommes,—et c'est là leur honneur—N'étant pas aux prises comme les maris à lutter au long des chemins, dans les occasions non recherchées de l'ébranlement de toutes les bonnes résolutions; la femme n'a qu'à travailler au foyer, en s'habituant à la patience.

La femme doit elle-même montrer sans cesse et partout de la bonté et tâcher d'attirer et retenir son mari par tout autre moyen que la menace et l'intimidation, quand elle sait que l'homme est instinctivement rebelle.

Femmes qui jurez que d'être femme c'est être esclave, femmes qui jurez que vous ne serez jamais esclaves de vos maris, songez que ceux-ci devront vous imiter. Et vous serez esclaves — non de vos maris,—mais de la mauvaise destinée alors.

---

## BALLADE DES MAQUIGNONS

I

Notre destin partout s'enchaîne.
Au long des routes nous passons ;
Vivre pour nous est une aubaine ;
Les chevaux que nous conduisons,
Qu'ils soient "souffleux", qu'ils soient "rossons",
Aiment comme nous la campagne,
Fuyant les villes et les bagnes.
Nous sommes toujours maquignons !

II

Lorsque nous nous sentons en vaine,
Nous bravons les quatre horizons.
Notre espérance est dans nos rênes,
Et nous fredonnons des chansons,
Contents autant que nous coursons ;
Si l'orage nous accompagne,
Nous courons aux châteaux d'Espagne.
Nous sommes toujours maquignons.

III

Sur son cheval à poil d'ébène,
Quand il s'élance sur l'arçon,
Hyppolite n'a plus de peine;
Il prend d'abord fière façons,
Disant: Soyons bons compagnons;
Traversons plaines et montagnes,
Cherchons un pays de Cocagne
Nous sommes toujours maquignons !

IV

**Envoi :**

Prince, la vie est incertaine,
Luttons-y comme des lions !
Qu'importe pour nous la devaine,
Nous sommes toujours maquignons !

## BALLADE II

---

I

Combien n'ont ni cordeau, ni rêne;
Leur coeur, leur âme sont sans freins;
Leur science est à courte haleine,
Ils ne sèment aucun bon grain:
Leur corps heureux est sans raison......
Combien vendent avec usure
Leurs amours comme des chaussures......
Vous êtes au moins maquignons.

II

Au moins votre vie est humaine,
Et votre bouche a des refrains ;
Vous contemplez la nuit sereine
Comme ont fait les anciens marins.
S'il est maigre comme un pignon
Vous donnez au cheval l'allure.
Et vous l'échangez par parure,
Vous êtes au moins maquignons

III

Quand vous courrez vers les fontaines
Où la soif vous pousse à grand train,
Rois des chevaux, rois de l'arène,
Vous faites trembler le terrain.
Soyez riches ou sans poignon, (1)
Vous contemplez toute monture,
Qu'importe un vernis aux voitures ?
Vous êtes au moins maquignons.

IV

**Envoi :**

Prince, si je prends vos leçons,
J'étudie aussi la nature,
Si j'observe votre tournure,
Vous êtes au moins maquignons !

---

(1) Sans argent.

# LES CHEVAUX

---

Il y en a de toutes sortes, comme parmi les humains, les uns sont à sang chaud, ce sont des nerveux ; les autres sont à sang froid, ils sont bons, mais un peu lymphatiques et, entre mauvaises mains, guidés par des ignorants, ceux-ci sont plus durables, les nerveux se ruinent plus vite. Le cheval est fin de sa nature, pourvu qu'on y porte l'attention voulue.

Tous les chevaux vicieux, j'en excepte aucun, ont été gâtés dès le début.

Harnais, collier, mal mis, mal faits, mains brutales, voix haïssables suffisent à gâter à jamais les bêtes les mieux prédestinées à la gloire d'une belle carrière, soit à la course, soit à la charge......

Vous trouvez dur de revenir de loin dans la tempête, votre couvre-chef rabattu sur vos yeux laisse voir pourtant l'impatience du retour. Votre cheval est en plus mauvaise condition que vous, à la nuit comme sous la neige, il se sent obligé de vous ramener au logis trouvant seul le bon chemin.

Si vous l'énervez à coups de fouet, si vous l'excitez en lui broyant la bouche sur le mors, au lieu de l'encourager par une parole amie, il se sent seul à porter toute sa misère, et son coeur de cheval, pourtant robuste, s'ouvre à la fin, au découragement, et sous les coups les flancs s'agitent, son cerveau, son oeil ne voit partout que

des ennemis armés contre lui ; un désir du gouffre inconnu le saisit ; il ne dormira plus, ne mangera plus ; la méningite brisera son cerveau dans huit ou quinze jours, si vous continuez de vous montrer son tyran, à moins qu'il devienne sans coeur et sans instinct, abruti comme on en voit si souvent. Et les chevaux sont comme les hommes, une côte à monter vaut 18 fois sa longueur sur terrain planche, à part l'effort qui brûle, si la charge est lourde.

Un cheval bien entrainé, qu'il soit maigre, qu'il soit gras, s'il est bien traité, revient à son foyer, quelque soit la distance, avant d'y arriver il redresse les oreilles, même s'il se sent mourir, il ne s'arrêtera qu'à la porte connue en écoutant des voix qu'il aime : voix des enfants, voix de la femme et celle de son maitre.

Avant de mourir et de coucher sur le sol sa tête pour la dernière fois, le cheval jette toujours un regard sur les gens et les choses qui l'entourent, comme si son instinct voulait emporter cette dernière vision aux pâturages sans nom des limbes hyppiques, avec confiance ou sans rancune.

Les campagnards comprennent bien ce qu'il a de touchant dans le retour de leur gens au foyer, venus d'une longue course : l'oreille de la femme inquiète est attentive au premier son des clochettes : le fils ou le mari arrive ; maintenant le cheval s'ébroue et secoue toujours une fois le harnais qu'il va quitter au dernier arrêt.

# LE VIEUX MISSIONNAIRE

Il reposait là, dans un coin d'hôpital, le vieux missionnaire, qui durant quarante ans avait bravé tous les climats pour porter aux voyageurs des "chantiers" un peu de paix et de pardon, le vieux missionnaire avait passé une journée agitée : deux fois dans la soirée, le médecin lui avait prodigué ses soins qui consistaient en piqûres de morphine ; maintenant il reposait le bon vieillard, tandis que, par la porte entr'ouverte, de sa chambre embaumée de quelques ingrédiens pharmaceutiques, il pouvait voir la grande salle commune où d'autres malades, et ils étaient nombreux, reposaient eux aussi, dans leurs rêves fiévreux, lents ou agités ; aux murs blanchis pendaient de ci, de là, des croix, des images, un Christ suppliant, du côté de la rue ; tout-à-coup, le regard souffrant du vieillard s'arrêta sur un lit, le deuxième, et malgré sa faiblesse, le Père Bruno, put répéter : "Mais c'est lui, Moïse Joassin", dont la tête massive et glabre, dans une tristesse prostrée, semblait en proie à une étrange maladie.

Un ennemi converti de la première heure.

Peu à peu, les amis et défenseurs de la paix des bois étaient devenus plus nombreux.

Puis que de lieues, dans des chemins impossibles, auraient été parcourues à pied.... les loups.

Amélioration chez ses ouailles, un peu moins de boisson, un peu moins de blasphèmes et de bagarres.

Puis l'hôpital enfin pour lui comme pour les autres.

Baptiste Fernet est aussi à l'hôpital ; son voisin, il ne savait plus qu'un mot de ses prières Ave Maria et **suplena.** Le vieux Missionnaire sans connaissance essaie de dire la messe. Baptiste croit que c'est pour tout de bon cette fois encore, et répond Ave Maria et suplena........ et les boiteux, les borgnes, les faibles, les plus faibles sont là, les mourants aussi ; dans la chapelle véritable, on chante, les soeurs prient.

A l'heure de la mort les images des luttes quotidiennes de la vie réapparaissent.

Moïse n'avait pour tout juron que son "sacre à papier". "Est-il Dieu possible qu'il soit mort, le Père. C'est une belle messe".—"Moïse, Moïse Joessin, dit le vieux Missionnaire, c'est toi, peux-tu te lever? le dénommé Moïse Joassin se souleva sur sa couche, tout de suite, sans dire un mot : une manche de sa jaquette déchirée laissa voir, malgré la maigreur frappante de ce masque souffrant et de ce corps apparemment débile, un bras décharné, mais dont les muscles dénotaient

la robustesse extraordinaire qu'avait dû posséder cette ruine humaine ; en effet personne quand il était en santé, dans les chantiers lointains de l'Ontario n'avait surpris ces bras énormes en défaut, cet homme, dans son bon temps, avait été soutenu par une énergie constante, comme le vieux missionnaire d'ailleurs, mais dans des voies différentes quant au moral, tout en suivant dans leur pensée et dans leur vie presque le même sentier terrestre.

Le bon missionnaire avait bien chanté des messes de minuit durant sa longue carrière d'apôtre du pardon, des bonnes paroles de paix et de consolation.

Il y avait dans cet ancien hôpital, la salle commune, aux murs blancs, ornés de bonnes images : puis au sud-est étaient des chambres, puis un passage conduisant à la chapelle.

Par quelle force surnaturelle put-il se lever, je ne sais, mais le Révérend Père se rendit au bout d'un corridor assez obscur, à cette heure-là. Moïse le suivit, et pendant que celui-là disait sa messe sur un autel imaginaire, celui-ci murmurait dans son coeur des prières vagues d'expension, mais sublime d'intention, sonnant le **Sanctus** avec une vieille clef d'horloge frappée sur les calorifères.

Quelques malades, s'étant glissés ou trainés

dans ce corridor aux dévotions improvisées, grossissaient le groupe des néophytes.

Et le bon père prêcha comme en un rêve, affirmant des pensées comme celles-ci : L'amitié ni l'amour ne s'achète ; l'amour de Dieu vient de la volonté, la foi aussi vient de la volonté, **fides esse,** être fidèle, c'est avoir la foi.

N'essayez pas de vous "arquebouter" trop fort contre les appels de la vie, car vous sentirez qu'il y a un destin, et qu'en bravant trop brusquement ce même destin il peut vous arrivera de vous briser vous-mêmes. Alors vous aurez beau vous appliquer de votre mieux, rien ne défera la corde que l'existence enroule parfois autour de vos bras rebelles et de vos cous raidis.

Comme un enfant rêveur voit fuir le courant des flots, regardez la vie avec ses peines, comme s'il n'y avait pas de peines ; avec ses joies comme s'il n'y avait pas de joies : sans enthousiasme, sans admiration, sans colère, sans frayeur ; chassez loin de vous les choses dont il restera toujours assez.

Pour devenir bons vous devez avoir des aptitudes à la bonté ; il en est de ceci en toutes choses. Et Moïse Joessin pleurait dans son coeur, bien que son regard, comme toujours, fut sec, pointu, et luisant comme un rayon de lune sur le mica d'une pierre.

# LA RENCONTRE

---

Nous étions jeunes, le soleil était beau, notre jeunesse a passé. O la douce illusion, nous écoutions ensemble les chansons de l'orgue et les cantiques des chantres aux offices.

Tout a passé, je ne l'ai plus revu.

Le soleil est le même, les printemps reviennent mais nous, nous sommes changés.

Au moment de cette conversation de ce colloque, une foule se ramasse, un malheureux tombe au coin d'une rue. C'est lui, on le connaît.

Chacun ses misères, il est quêteux aujourd'hui, demain peut-être je violonnerai au coin des rues pour gagner la galette.

J'allais le visiter à l'hôpital, il était loquace à ses heures, avec moi, il ne parlait jamais de ses misères aux étrangers. Parmi les nombreux accidents dont il fut l'objet, de la part du hasard, je remarquai son conte d'une mauvaise nuit passée dans le grand ouest.

Après mon naufrage, disait-il, je rassemblai longtemps mes souvenirs. A ma droite, une source d'eau pure murmurait sur la pente du côteau, autour, de hauts sapins verts ombrageaient un lit de mousse un peu jaunie émaillé de pauvres

feuilles desséchées et bruyantes, sous le vent un peu froid qui venait du nord. Il était à peu près neuf heures, enveloppé dans une longue capote, j'étais à demi endormi, lorsque tout-à-coup je m'éveillai surpris d'entendre le cri lugubre de deux énormes hiboux qui venaient de se brancher sur le tronc d'un vieux saule. Un petit coin de lune remontait lentement l'horizon, des nuages fuyards parcouraient le ciel sombre, quelques rayons d'une aurore boréale se reflétèrent et traversèrent le firmament avec la rapidité d'un éclair. Un boeuf mugissant se fit entendre au loin, et les roues d'un bateau à vapeur qui descendait le fleuve mêlèrent de nouveaux échos dans cette nuit qui n'était pas ordinaire pour moi. Je pris mon fusil que j'avais apporté et je voulus tirer sur les oiseaux nocturnes et trois fois j'essayai de presser la détente, mais ce fut en vain, l'arme ne partit pas, et les hiboux lancèrent dans l'air froid de la nuit leur cri vague pour la deuxième fois. Je ne sentais pas le froid, à cette heure, mais cependant je tremblais.

Les mugissements du taureau se firent entendre à nouveau et de plus près, je ne pouvais crier par crainte de l'attirer vers moi, car cet animal à cette saison de l'année, abandonné dans les champs me fit croire, à l'alure dont je crus le voir marcher, qu'il était enragé. Il était attiré

vers moi par les cris des hiboux, et ce boeuf venait d'une course furibonde. Il n'y avait plus de temps à perdre, l'enragé m'avait vu, il était furieux; voyant que mon arme ne m'était presque plus utile, je la lâchai et montai sur un arbre. Le boeuf qui réellement était enragé s'abattit sur l'arbre et l'ébranla, il le déracina avec ses pieds et ses cornes, l'arbre doit tomber bientôt sous les assauts formidables, si la bête a la force de continuer. Je tremblais de tous mes membres. J'ôtai ma capote pendant que l'arbre s'ébranlait. Je savais fort bien qu'avec mon agilité, la chute de cet arbre qui me soutenait ne pouvait gravement me blesser puisque de la branche qui me supportait au sol il n'y avait qu'une hauteur d'à peu près dix à quinze pieds, mais l'animal me guettait.

Soudain l'arbre se penche, il tombe, je lance ma capote à l'animal furieux, et je saute vers la côte, la bête me suit en criant, je crus un moment que mes jambes allaient me trahir, tant je me sentais faiblir, mais je pris courage lorsque l'animal qui ne voyait plus, dans l'épuisement de la rage, se butte sur les arbres et, enfin dans la savane où le terrain ne pouvait le supporter, je pus le distancer de quelques pas pendant qu'il tombe dans la boue qu'il bat des pieds et des cornes. Hélas j'évitai un danger pour retomber dans

un autre aussi grand, une violente attaque de nerfs me fit tomber d'une convulsion épileptique.

Quand je m'éveillai, le ciel était plus sombre, j'étais souffrant, j'essayai de me soulever, mais impossible, hélas! j'avais une jambe cassée ; c'était l'animal furieux qui m'avait frappé en passant. Au moment où je voulus m'aider à un arbre qui était près de moi j'entendis bruire un serpent à sonnette, j'étais faible et tremblant, une petite branche sèche tomba sous ma main, je m'en servis ainsi qu'une arme, comme je regardais à travers les hauts arbres qui m'entouraient, pour voir venir mon second ennemi aux yeux étincelants, un serpent énorme, je l'aperçus se roulant devant moi, la tête haute, la gueule ouverte prêt à se ruer sur sa victime, je fis mine de vouloir frapper à la tête, il me voyait mieux que je ne pouvais le voir, il voulut parer le coup, mais j'avais déjà été averti de son tour, je le frappai sur la queue, sa partie la plus sensible, il sonna de nouveau, s'abattit et se tordit, mais sans pouvoir s'avancer vers moi, je lui avais brisé quelques vertèbres. Je me roulai en arrière, mon deuxième ennemi était moins robuste et presque hors de combat.

Tout n'était point fini dans mon malheur et dans mes craintes. J'entendis pour la troisième fois les mugissements du boeuf enragé, mais ils

étaient plus lents et plus faibles, et bientôt je ne pus bien les distinguer, car ils se confondaient avec d'autres cris plus nombreux, semblable aux hurlements d'une troupe de chiens en détresse.

Je compris de suite ce dont il s'agissait dans les broussailles là-bas, que je regardais avec effroi à travers une colonnade de hauts pins sombres qui dormaient dans la nuit en soupirant sous la fraîche brise. Mon ennemi était battu par d'autres ennemis, des loups affamés s'étaient jetés sur lui et le dévoraient.

Que faire maintenant, ces affamés qui hurlent en face de leur proie viendront bientôt se ruer sur moi, quelques uns déjà attirés par le cris des deux hiboux s'avancent vers cet endroit. J'étais entre leurs interlocuteurs et le point de réunion, les loups passeront près de moi. Déjà l'un d'eux m'a aperçu. Une idée me vint. J'allumai les feuilles mortes amoncelées autour de moi après en avoir réunies un gros tas.

Le feu s'élève et les loups effrayés se tiennent à une distance respectueuse de leur nouvelle aubaine. Mais à mesure qu'un danger s'éloigne un autre se rapproche. Les loups s'éloignent avec les progrès de la flamme, et la flamme m'approchait, et je ne pouvais m'en éloigner qu'avec peine et trop lentement. Je creusais la boue pour m'en faire un rempart contre le feu et chose

plus horrible, je m'aperçus que cette terre et ces feuilles étaient peuplées de serpents et de sangsues odieuses. J'étais de plus en plus tremblant devant tant d'horreur, ma frayeur augmentait avec le nombre de mes ennemis. J'éveillais des serpents dont la longueur atteignait jusqu'à quinze pieds, et dont la grosseur était la moitié de mon poignet. Je frémis d'horreur lorsqu'en s'enfuyant, les uns montaient sur moi en agitant une tête venimeuse, et d'autres sifflèrent en regardant le feu. Mais aucun ne me mordit. Le ciel veillait sur moi malgré la nuit profonde. Le tonnerre qui grondait au loin se rapprocha, des éclairs dans la profondeur du bois me firent voir les loups qui voulaient me manger, et soudain une pluie torrentielle vint éteindre la flamme roulante et pétillante.

Nous avons chacun un champ de blé, plus ou moins vaste, plus ou moins mûri, et que le soleil de l'espérance dore de ses rayons ; il arrive parfois que nous ne le cultivons pas assez ; on en voit qui sont dévastée par la grêle, et tout périt engraissant de sa paille les guérets. Il vaut mieux couper le blé un peu trop tôt et à la hâte, le mettre à l'abri que trop tard, lorsqu'il s'égraine et qu'il est perdu au vent d'automne dans les sillons boueux.

Je me hâte de mettre ma moisson en gerbe et

à l'abri : je sais qu'en le coupant si tôt, mon blé n'est pas complètement mûr, qu'il contient des brins de fougères, mais je tire de mon champ tout ce que je puis tirer. Au jour d'automne, protégé de la pluie et des tempêtes, je ferai un choix pour une meilleure semence.

Québec, 31 décembre 1915.

Cher Monsieur,

Je viens de recevoir votre bonne lettre que j'ai relue deux fois de suite, tant j'y trouve un cordial encouragement, ce qui me prouve que les frères et les parents d'artistes sont toujours...... artistes.

Et je vous félicite franchement de mêler, comme vous dites, l'or à l'art, ce sont deux choses brillantes et qui se complètent selon un raisonnement assez sérieux. A leur deux, ils embellissent tous les câdres de tous les tableaux, y compris ceux de la bonne société.

Soyons francs, quant à l'or, qu'il s'affine au creuset ou qu'il brille en lingots, avouons que nous ne connaissons guère d'être humain qui ne puisse aimer ou sa valeur ou sa parure ; les plus belles filles s'en accrochent des reflets aux oreilles, et Christophe Colomb en fit son plus fort

argument auprès de la reine Isabelle d'Espagne, pour la décider à lui fournir trois caravelles qu'il devait, disait-il, remplir d'or sur les côtes miraculeuses de "son" nouveau Monde, ce nouveau monde d'ailleurs, selon lui, ne devait être donné que par dessus le marché !

Sans doute, monsieur, j'irai vous voir avec plaisir, à ma première visite à Montréal.

Veuillez saluer pour moi, avec l'offre de tous mes respects, Madame, que je n'ai pas oubliée depuis son retour d'un voyage autour du monde, et plus particulièrement au Japon, et en Espagne, en Espagne où je ne puis restaurer mes châteaux. Heureusement, que, même sans mes châteaux, de bonnes amitiés me restent comme l'amité de votre frère et la vôtre.

Agréez mes meilleurs souhaits de santé, de bonheur pour l'année qui commencera ce soir.

Continuez de méditer aux sons des belles musiques, et aux évocations ailées, comme aux brillants chatoiements des Perles du Brésil, sur les jours qui passent, et dont on voudrait parfois graver le meilleur accord d'un...... point d'orgue éternel. Je suis à 60 lieues ; mais qu'à cela ne tienne, je vous accompagne tout de même ; car ma pensée est déja entrainée aux courses lointaines ; elle va veiller tous les soirs avec les amis

de son choix, étant robuste dans son vol des espaces.

Encore une fois, je vous salue en vous priant de croire à mon amitié que je voudrais vous prouver, de quelque manière ; je chercherai.

Si les choses simples n'attirent plus aujourd'hui l'âme populaire, c'est que le peuple se complique et se prétend autrement mieux éclairé qu'aux jours anciens, mais comme une exaltation touche en peu de temps à des penchants contraires, nous ne sommes pas éloignés de la gloire des nouveaux Dom Quichotte. En effet depuis que le monde est monde, l'humanité a vécu d'orgueil ou d'humilité, et si l'humilité conduit à l'amour des choses simples, l'orgueil conduit à la mégalomonie, et lorsque la mégalomanie s'aperçoit, se comprend, s'étudie elle devient très humble : les contraires se guérissent par les contraires. Contraria contrariis curantur.

Quand nos oreilles seront fatiguées des orchestres bruyants et magnifiés, guéries alors d'un engouement de tonnerre, elles rechercheront la voix simple et désuète des vielles et des pipeaux.

o-o-o

J'ai longtemps et longuement discuté, à chaque vacance, et à chaque visite au toit paternel, de la

destinée, avec mon père, (mort depuis le 16 août 1915) généralement en manière de passe-temps, et pour le plaisir de discuter. Mon père n'avait pas grandes citations à faire pour appuyer sa these qui était celle de l'existence de la destinée, mais il avait les ressources naturelles d'un esprit assez subtile et rafiné. Je ne manquais jamais de prendre naturellement la contre partie qui consistait à donner le plus de raisons possible contre l'existence de la même destinée: le fond roulait souvent sur cette base :—Si nous subissons une destinée, Dieu seul qui nous a créés serait responsable de notre vie et de notre conduite; pourquoi reprocher alors à un ivrogne de boire? L'Evangile ne dit-il pas: "Aide-toi le ciel t'aidera"! etc. etc.

—Mon père répliquait: n'est-il pas dit que l'homme s'agite et Dieu le mène". "L'arbre tombe du côté qu'il penche". D'ailleurs s'il n'y avait pas de destinée, tout le monde serait riche et heureux, etc. etc. Je crois aujourd'hui que nous étions dans le tort tous les deux, mais moi plus dans le tort que mon père, malgré mes petites études et de petites lectures.

Il y a certainement des penchants qui nous poussent, nous ne sommes libres que jusque dans une certaine mesure dans nos actions éloignées,

c'est-à-dire plutôt dans l'ensemble de notre morale et de notre conduite.

N'est-il pas vrai que l'existence est remplie de contingences imprévues ; les moindres choses, le hasard du beau temps ou du mauvais temps influe sur notre vie...... etc, etc., nous héritons souvent des sentiments et des instincts de famille, à des sollicitations héréditaires.

Donc notre vie sera pour le mieux en ce monde si nous nous efforçons de faire pour le mieux, en toute sincérité et bonne volonté, et cette même existence sera moins bien si nous nous efforçons moins bien de la remplir. Notre vertu, la vertu de chacun est relative à elle-même, selon l'effort qu'on lui accorde : l'ivrogne qui sera moins ivrogne par ses efforts constants, ne boit pas du tout, tout en y étant porté, même comparativement en faisant des efforts, les mêmes efforts de l'ivrogne qui ne s'empêche de boire qu'à demi.

Québec, 13 mars 1917.

o-o-o

Ma vie fut une pénitence aimable. Ayant pris pour idée d'encouragement intérieur, comme mot d'abordage, — je suis un ancien navigateur — qu'il faut s'accommoder de tout ce qui se présente, je devins bientôt assez maître de moi-

même pour mettre en pratique bien des renoncements, renoncements qui, s'ils se pouvaient personnifier, sont devenus mes meilleurs amis. Ainsi j'etais enclin à toujours sortir dans les rues pour y flâner en rêvassant, — ce que je pratiquai longtemps, — il me vint la pensée de me punir de quelque chose que ce soit que je pusse faire et qui me déplaisait, il me vint à la pensée de me punir en ne sortant pas; c'est alors que, forcément, je m'habituai à tuer l'ennui de ma claustration volontaire par le travail, dont je me trouvai bien.

Quebec, 24 juillet 1917.

o-o-o

Un chef allemand, ayant lu dans Tacite que pour être écouté et bienvenus chez les barbares, il faut être cruel, conseilla bien à la légère de tuer les Belges sans merci, ni pitié. La psychologie allemande se basant sur Tacite est extrêmement maladroite et mal avisée; d'abord les Belges et les Français ne sont ni ont été des barbares, c'étaient et ce sont les gens les plus policés de la terre, ensuite les temps sont changés: la télégraphie, le téléphone, les journaux, la rapidité des voyages par eau, par terre et dans les airs transmettent toute sympathie et antipathie sur le globe universel en peu de temps. Les bar-

bares aujourd'hui peuvent nier leur barbarie, leurs rapines, leurs vols et leurs cruautés, il reste trop de témoins contre eux, l'univers est instruit.

Voici le passage de Tacite imité dans leurs actes par les allemands :

Nam barbaris, quanto quis audacia promptus, tanto magis fidus ; rebusque molis folior habetur.

Car chez les barbares, plus on a d'audace et de résolution, plus on obtient de confiance ; et ceux qui bouleversent tout sont préférés.

Québec, 22 juillet 1917.

Je serais piètre sire, si étant né avec une âme égotiste, je n'analysais mes sentiments avec la plus franche humilité. Cependant pour me maintenir dans le chemin de la modération, quand je me trouve quelque qualité passable, je me dis ça, c'est comme tout le monde, quand je me trouve répréhensible, je me compare aux autres, et, je dois le dire, la comparaison n'est pas souvent à mon avantage.

L'homme qui peut devenir maitre de soi au moins en quelque chose, n'est pas loin d'être maître aussi de cette même chose.

Fuyons au moins le néant. Le matin, demandons si notre journée sera une journée de néant

et tâchons d'y semer une pierre blanche, quelque chose de notre domaine, et nous serons moins malheureux. C'est ce que je crois, c'est ce que je veux pratiquer.

Québec, 27 juillet 1917

L'esprit est si borné, la mémoire est si courte, les circonstances, les faits contraires ou apparemment contraires que l'homme qui affirme, qu'elle que soit l'affirmation, a chance, parmi une certaine classe d'intelligences médiocres, d'être cru et même plus, il aura son vent des approbations et des défenseurs qui citeront à son témoignage, des circonstances et des faits récemment arrivés qui sembleront, tout d'abord, assez plausibles, assez concluants. Et le monde marchera à la lumière douteuse, à la lumière de chandelles mourantes du nouveau philosophe, du nouvel illuminé—ô les illuminés, les illuminés qui se piquent d'une inspiration divine, ô méfiez-vous de ceux-là !—pour un qui a du coeur et l'âme noble et grande, pour un qui a une vue d'ensemble, haute et sûre, vous en rencontrerez deux qui vous enfument les nobles pensées et les principes simples — les principes simples sont pourtant les meilleurs — avec des ombres prestigieuses. En effet, l'humanité marche, ô cette marche n'a pas l'air forcée, ce n'est pas l'élan gymnastique

sur un petit nombre, bien petit nombre de préceptes, main préceptes qu'il ne faut pas confisquer.

Québec, 28 juillet 1917.

Il apparait que nous, pauvres humains, nous serions les molécules fractionnaires d'un monde que nous ne connaissons pas ; et notre liberté, en somme, s'exerce dans les limites les plus restreintes. Les caractères les plus tenaces n'ont d'indulgence que par répercussion et contrecoups ; la pensée humaine, quoique variée, ne frappant aussi que les mêmes cordes de télégraphie sans fil, n'éveille toujours que les mêmes échos. Heureux encore le petit, l'homme ou la religion qui n'opèrent, dans son existence de passage, qu'un mouvement de refuge et de cohésion ; au lieu d'opérer dans la chair et le sang vifs, par des révolutions de bonté, comme Confusiu et le doux Jésus, Confusius plus humain, heureux les penseurs de pensées simples qui disent : Voici un chemin, un petit chemin bien humble, une route modeste, un sentier pauvre, où les ronces pénètrent, où la nuit est froide, où le jour le soleil surplombe et brûle, mais ce chemin, cette route conduit droit à la mort, une mort douce et pleine de rêves consolateurs ; cette route en dépit de sa misère con-

duit sûrement, si vous ne vous en écartez, conduit du moins à l'espérance ; il est d'autres chemins, plus vastes, plus attrayants, aimés du caprice, plaisants aux regards qui aiment à se distraire, qui aiment la pompe et le décor triomphal, marchez-y si vous voulez, mais vous risquez de dépasser le refuge de l'espérance et ses repas frugals, et vous y mourrez sans avoir rejoint ce que vous cherchiez.

---

Québec, 22 septembre 1916.

Mon cher G.,

Si tu n'as pas déjà reçu la visite de Roger, tu la recevras bientôt, je présume, car il est à Montréal depuis quelques jours.

Ta dernière lettre est remplie de vérités vraies qui me serviront et qui me servent beaucoup. Je dois t'en remercier doublement, car déjà, il me souvient que tu me les avais bien dites, il y a quatre ou cinq ans, mais ma conscience avait bien vu tomber le bon grain de la bonne parole, mais la bonne semense n'avait pas réussi, attendu que le terrain n'était pas bien préparé. Je suppose que je croyais que dès qu'on fait appel au travail, cela suffit. Et c'est encore là.

Il y en a eu à Montréal, plutôt deux qui ont eu des succès par reflets d'occasion, du byzantisme. Allons, n'en parlons plus.

L'art véritable vient du ciel, et c'est une autre histoire. Merci et merci vrai.

Si tu n'as pas encore vu une erreur grave. L'art ne dépend pas seulement du travail, à moins de vouloir se contenter du "byzantisme", ce qui n'est pas de l'art byzantin, mais un art de confiance et de "chic", qui ne contient en somme, que de jolis reflets de miroir, comme la lune reçoit la lumière du dehors sans s'en pénétrer elle-même:

---

Chère madame,

Deux grandes difficultés se présentent à moi dans le fait que je suis chargé par ma femme d'accuser réception et de répondre à votre bonne lettre : premièrement, il fait une chaleur ardente ; j'aime généralement une chaleur qui mûrit les moissons et qui mûrit aussi mon jugement, j'aime la chaleur d'un discours, j'aime la chaleur du foyer, mais celle que nous traversons aujourd'hui nous traverse à son tour ; deuxièmement, elle, mon épouse, me charge de parler en son nom, c'est un truc pour m'empêcher de parler au mien,

peut-être, d'un autre côté, un homme prompt à se juger lui-même, à se juger favorablement, peut s'imaginer que ses charmes étant irrésistible devant sa légitime moitié, peut songer que la première pensée que celle-ci exprimerait serait un bon mot pour son mari, si tel était le cas, je serais, hélas, aujourd'hui dans l'obligation de vous par ler de moi en son nom, ce qui blesserait joliment mon humilité, ou bien encore de trahir sa pensée, ce qui serait encore repréhensible.

Pour trancher cependant toutes difficultés à ma manière, je vous dirai que j'ai été agréablement touchée que vous ayiez songé à vous informer de son "bon mari", ce mot est un compliment qui me prouve que votre bonté vous fait voir le bien chez les autres, je prends note de cette douce parole, et, par esprit d'édification, je puis aussi affirmer toute ma bonne intention pour l'avenir, mais l'avenir, qui peut en répondre ? l'homme propose et l'avenir dispose ; quant au passé, à mon passé, hélas ! mon passé ! en jurer serait téméraire, en affirmer la perfection serait vanité, le dévoiler, par écrit, serait peut-être prétentieux.

Votre maison n'est pas très vaste? Songer au jugement de Socrate qui disait : "Ma maison est petite, mais telle qu'elle est, plût au ciel qu'elle fut remplie de vrais amis".

Vous voudrez bien saluer votre soeur pour nous. J'ai vu une actrice au théâtre hier qui lui ressemblait, excepté que celle-ci faisait des clins-d'oeil aux hommes du parterre.

Ma santé est assez bonne, bien que je ne sois pas toujours très forte, je dors assez bien aussi, comme mon mari d'ailleurs, lequel, — je pourrais omettre ce détail, — lequel je ne comprends pas ça, dort mieux à Montréal qu'à toute autre place. Je ne veux pas être jalouse, sans doute, mais qui sait ? Montréal est une grande ville, il y a tant d'yeux clairs dans la rue St-Laurent. — Enfin je constate qu'il dort bien, très bien, presque trop bien, et je ne puis rien dire, c'est ce que je lui ai demandé de faire tant de fois, mais enfin, c'est à Montréal qu'il dort le mieux. J'espère que mon mari ne négligera pas de vous écrire d'autant plus facilement qu'il pense souvent à vous ; puisqu'il dit souvent comme Socrate : Vive les bonnes petites maisons qui ne sont visitées que par les vrais amis !

Est-ce qu'on dort bien à Ste-M. ?

Je suis votre toute dévouée, etc, etc.

---

## TRISTESSE

---

Qui ne connait tes yeux rougis, ton faux sourire?
Ah, te voilà tristesse enfin sur mon chemin !
Seras-tu mon épouse ou dois-je te maudire ?
Plierai-je à ton signal, sans refuser ta main ?

Tristesse, te voilà, front sombre et sans audace,
Tu veux sonder mon coeur et mon âme aujour-
d'hui.
Les deux saignent déjà, viens, suis-les à la trace.
Mon coeur gâgne la terre et mon âme la nuit.

Tristesse, me voici, imprègne mon front chauve,
Chasse de mon esprit toutes les vanités,
Montre-moi que la vie est un bien qui se sauve,
Qu'il faut sur notre dos la croix d'humilité.

J'ai compris le labeur, j'ai connu l'espérance,
J'ai médité la mort et j'ai prié le ciel......
Exploits nuls, mots obscurs, ô ma chère souf-
france,
Me faudra-t-il sombrer en l'artificiel ?

L'humanité se tue et notre terre saigne,
Sous les cerveaux étroits, chercheurs d'autorité.
Dans la fange et le sang la traitrise se baigne,
En t'appelant, vertu, vertu de la bonté.

La grandeur coûte cher, l'ivresse est éphémère,
Nos pas sont chancelants sans un effort constant.
Néant, engloutis-moi dans ta sombre lumière,
C'est toi le grand vainqueur, pauvre frère du
temps.

Que dis-je! Ciel d'azur; l'horticulteur d'étoiles,
Qui herse dans les champs de l'univers sans fin,
Qui souffle au fond du gouffre ainsi qu'en une
voile,
Badigeonneur d'aurore, amour des séraphins !....

Je me confie à lui comme une feuille morte,
Déjà la grande paix envahit ma maison,
Et mon coeur réveillé rouvre grande sa porte,
Au Seigneur qui soutient notre faible raison.

---

## EST-CE UN REVE ?

Est-ce un rêve? Est-ce une nombre? Est-ce toi, ma tristesse
Qui pleures l'inconnu pour l'avoir espéré ?
Est-ce un esprit errant, perdu dans sa vieillesse,
Et qui cherche secours dans le soir effaré ?

Voici qu'un rayon point au fond de l'ombre affreuse,
Eclairant le fantôme, au loin, qui s'avançait.
Voici l'heure de nuit, heure silencieuse :
Voici les djins d'Hugo, voici Rolla, voici Musset.

Ah ! je n'ai pu dormir, et mon front est malade,
Je porte sur mon dos les péchés d'Israël.
O dieux, défendez-moi, dieux des Juifs, des Hellades
Apportez dans ma vie un peu d'azur du ciel !

Je suis devenu las, sans vertu, sans courage,
Je suis le gueux mourant et qui n'a plus de pain,
Je suis sombre et nerveux, et j'ai des cris de rage,
Car tout ce que je vois est amorphe et mal peint.

Un repos m'irait bien, mais toujours je m'éveille,
J'entends parfois se plaindre en ma chambre des
voix :
A deux mains je soutiens mon front de longues
veilles,
Et d'autrefois aussi je tiens mes bras en croix.

Quelqu'un me crie, et je ris, et je pleure,
Je vois de maigres mains s'agiter sur les murs,
J'écoutais un esprit qui chantait tout-à-l'heure,
J'ai vu des aigles noirs qui déchiraient l'azur.

Illusion jetée à l'ombre, aux vents nocturnes,
Abreuvoir des regrets, des bonheurs terrassés,
Je ne t'appelle plus, mais je m'épanche en l'urne
Des pleurs de la tristesse et des adieux passés.

Et l'heure arrive enfin où tout dort et repose,
Où le silence amer envahit ma maison ;
J'écoute longuement l'âme vague des choses
Qu'un souvenir avive aux cris de ma raison.

Car mon espoir se meurt devant mon coeur en
larmes,
Mon coeur est plein d'émoi, et bat toujours plus
fort ;
J'entends gronder l'orage et sonner des alarmes,
Je cherche dans ma nuit la lumière d'un port.....

O vous, noble beauté, peinte sur une amphore,
Vous compreniez la vie et vous chantiez le jour ;
Que répondiez-vous donc à l'écho de l'aurore ?
Vous qui saviez sourire aux chansons de l'amour !

Votre port qu'on évoque et vos grâces hautaines
Eblouissaient les yeux, au temps des Parthénons ;
Que votre âme revienne, ô princesse lointaine,
Je perçois votre voix. Livrerez-vous vos noms ?

Serais-tu Paralla, Meti-tingue ou Budague ?
Le regard de Saül brille-t-il devant moi ?
Narcisse, ton amant, se voit-il dans les vagues ?
Cléorine, ta soeur, renait-elle avec toi ?

Je ne me livre pas à de fébriles songes,
Je ne voudrais toucher qu'à la chair qui revient ;
Toute apparition porte en soi des mensonges,
Quelle est donc cette forme ici qui me retient ?

---

# PEGASE

Le cheval aux yeux clairs, à la souple crinière,
Et dont le trot rythmé martelle les chemins,
Le cheval aussi noir que le deuil des demains,
Course vers l'horizon, sous la lune plénière.

Associant sa marche au destin des humains,
Il a passé, fringuant, dans l'ombre et la lumière ;
Il fuit, il fuit toujours, soulevant la poussière
Vers le nuage sombre ou l'abîme carmin.

Quand le blond crépuscule à l'occident s'embrase
Sur l'amoncellement des rochers éblouis,
Avant que le grand soir penche son front bleui,

Nous avons contemplé longtemps le beau Pégase
Ouvrant son aile sombre aux souffles éphémères,
Comme aux temps immortels de l'immortel Ho-
mère !

# CONSTANTS DANS L'INCONSTANCE

---

Constants dans l'inconstance, au bras de la chimère,
Comme les Resnétos des rustiques décors,
Nous avalons nos pleurs et nous rions encor ;
Nous mangeons l'ombre bleue et descendons sous terre.

Quels que soient les échos des soirs et des tonnerres,
Nous bravons l'infini hurlant des corps à corps,
L'épine est sur nos fronts, notre coeur sans remords,
Et nous soulèverons les masques du mystère.

Hideux dans le repos, notre oeuvre nous grandit,
La chair anéantie ouvre le ciel à l'âme,
La mort est notre vie et nous voyons la flamme

Où le signal divin un instant resplendit :
Les poêtes maudit braveront lucifer
Quand ploieront devant lui le front des univers !

# BALLADE

— —

**Dont s'esjouissait ma paupière**

— -

I

J'ai vu le vol des bécassines,
Frisonnant parmi les roseaux,
Au son des cloches argentines
Que faisait tinter le troupeau.
Je m'approchai de la rivière.
Pour mieux me reposer le dos,
Je m'appuyai sur un ormeau
Dont s'esjouissait ma paupière.

II

Le chemin longe la colline
Qui se miroite au fond des eaux.
Où se promenait Angéline
Parmi les rayons les plus beaux ;
Je l'appelai, "belle bergère".
Elle m'appela "pastoureau",
Puis "écouteur de chants d'oiseaux"
Dont s'esjouissait ma paupière.

III

L'onde était pure et cristaline ;
Nous regardâmes les bateaux
Qui glissaient sous la brise fine.
Les voiles comme des manteaux
D'où s'échappait de la lumière
Gagnaient le jour des renouveaux.
Je voudrais revoir ce tableau
Dont s'esjouissait ma paupière.

IV

**Envoi**

Princesse, ne soyez trop fière,
Ne riez plus de mes travaux,
Soyez l'idole en mon cerveau,
Dont s'esjouissait ma paupière !

Lanoraie, 5 juillet 1900.

# BALLADE

**Dont encor se mouillent mes yeux.**

I

Quand le soleil dorait la plaine,
Mêlant ses feux aux blés mûris,
Je courais à coeur de semaine,
Portant aux champs mes jeux, mes ris.
Je contemplais les bois immenses :
Du matin au couchant joyeux
J'évoquais ciel, amour, constance
Dont encor se mouillent mes yeux.

II

Je buvais aux claires fontaines ;
Je chantais mes refrains appris,
Refrains d'espoir à gorge pleine :
Sur la beauté l'âme a ses cris.
J'écoutais l'ombre et le silence ;
Après les vêpres aux saints lieux
Je portais en moi l'espérance
Dont encor se mouillent mes yeux.

III

Plus tard, je regrettais l'absence
De parents morts et refroidis.
J'ai connu l'oeuvre de souffrance
Beaucoup plus que par les "on dit".
Si j'ai souffert dès mon enfance,
Je n'accuse ni ciel, ni Dieu,
Mais j'en appelle à leur clémence
Dont encor se mouillent mes yeux.

IV

Prince, je n'aime pas l'outrance
Même en ballade au refrain vieux;
Mais j'aime follement la France
Dont encor se mouillent mes yeux !

Québec, 15 oct. 1921.

# FUIS LE SENS TROP ETROIT

Fuis le sens trop étroit, cette chose commune ;
Fuis la grandeur factice et son culte impotent ;
Berce ton rêve amer aux beaux rayons de lune,
Et cherche l'harmonie élastique en tout temps.

La vérité n'est pas toujours ce qui contente ;
Mais l'homme fera bien d'être content de tout.
Si tu nourris ton coeur d'espérance inconstante,
Ce coeur vivra quand même, ouvre-le, suis son
[goût.

Ouvre-le donc ce coeur qui brûle pour la gloire,
Il brûlera toujours jusqu'au moment rêvé ;
Mais quand il comprendra que la gloire est
Il recommencera le rêve inachevé. [déboire,

Nous sommes, mon ami, la vague d'un grand
[fleuve ;
Nous tournons en tout sens par le vent écorchés,
Et, le jour et la nuit, nous roulons vers l'épreuve,
Pour nous briser enfin sur la mort, ce rocher.

Oh ! je ne me plains pas d'être vague et plein
[d'ombre,
Je ne crains ni la nuit, ni le vent, ni sort vain,
Si je puis absorber avant le départ sombre,
Pour le suprême choc, quelque rayon divin......

Mon frère, voici l'heure, et c'est l'heure fatale
De reposer nos fronts sur le triste oreiller ;
Notre fin est banale ; allons, faibles et pâles,
Chercher la pierre où nous éparpiller !

Que ce soit aujourd'hui, demain ou dans cinq
[lustres,
Ce n'est toujours qu'une heure en y songeant
[un peu...
Inclinons-nous, ce soir inclinons nos fronts
[rustres
Vers la fatalité, cette force de Dieu !

---

# POESIE DE JEUNESSE

J'ai pris mon coeur à part et je lui dis : Pourquoi ?
Pourquoi tant soupirer ? Veux-tu l'or et la gloire ?
Ne te suffit-il pas d'espérer et de croire ?
Sois satisfait de tout, tu seras mieux qu'un roi.

J'ai pris mon pauvre coeur et je lui dis : Tais-toi !
Tant d'autres ont gémi sur de tristes histoires,
Tant d'autres ont pleuré dans leurs profonds
[déboires,
Qu'il en soit un du moins qui refoule l'émoi !

Espère aux jours meilleurs, crois un peu dans
[la vie ;
Fuis toute vanité, chasse de toi l'envie ;
Aime l'azur des cieux, bats pour la liberté......

Mon coeur me répondit : "Ah ! je voudrais me
[taire
Et ne pas soupirer, mais je suis solitaire
Et j'ai grand'soif d'amour et grand'faim de
[bonté."

Lanoraie, 6 juillet 1900.

# LES FEUILLES AU VENT

Pauvres arbres frileux sous les rafales fortes,
Quels sont les mots écrits qui tombent de vos
[mains ? ....
Feuilles mortes, mes soeurs, les autans vous
[transportent
De ci, de là, par monts, par vaux, par les che-
[mins !

Vous avez aspiré le ciel et sa lumière,
Vous plongez vers la nuit, chères feuilles d'antan ;
Vous retouchez le sol et devenez poussière,
D'où vous naissiez un jour, au sèves du prin-
[temps.

Que portez-vous aux morts, message des atômes ?
Vous, absorbeuses d'air, qu'allez-vous devenir ?
Conservous-vous un peu le souvenir des hom-
[mes ?
Tombez-vous au passé ? bravez-vous l'avenir ?

Je ne veux pas savoir le secret de vos vies,
Mais je m'émeus devant le deuil de votre mort ;
Car le vent qui vous pousse et vous couche en
[la lie
Souffle aussi sur les fronts...... Ah ! comme il
[vente fort !

Le vent soufflait ainsi, quand je naquis, l'automne
Et j'ai toujours compris la tristesse des soirs.
J'ai compris que le rire est souvent monotone
Aussi je vous écris...... feuilles des désespoirs !

Car ils sont clair semés les amoureux de l'ombre,
Si je vous vois tourner, feuilles, au gouffre obscur
Si je suis de mes yeux vos sépultures sombres,
C'est que, pareil à vous, j'ai plané dans l'azur !

Quand une fois déjà l'on a conquis l'espace,
On se souvient toujours des ailes qu'on perdit :
Feuilles mortes, mes soeurs, je suis de votre race,
Je descends au néant ou monte au paradis.

Nous ne choisissons pas le vent qui nous délivre
Vers l'horizon serein ou l'humus des sillons,
A moins qu'un peu de nous sèche aux pages
[d'un livre,
Après le froissement des sombres tourbillons.

O feuilles qui buviez les larmes des aurores,
O papillons vermeils, écrins verts des étés,
Comme nous vous sombrez, le temps vous
[décolore,
Et vos cendres pourtant comblent l'éternité.

Quand un jour à venir, sur le monde qui tremble,
Dieu fermera la main pour nous pétrir enfin,
Feuilles mortes, peut-être y serons-nous ensem-
[ble ;
Moi je serai le livre et vous le couvert fin.

En attendant l'instant de la divine épreuve
Feuilles mortes, mes soeurs, soumettons-nous au
[vent,
Ce vent nous vient de Dieu qui souffle sur les
[fleuves,
Livres, feuilles, pensées vont aux sables mou-
[vants.

Ces sables déposés sur l'éternelle plage,
Battus des flots divins sous un astre plus clair
Subiront, je le crois, le céleste lavage,
Pour un plus pur azur, pour un suprême éther.

O feuilles, nous serons, vous et moi, des parcelles
D'un infini nouveau, dans quelque pays bleu ;
Nos atômes luiront pareils à l'étincelle,
Pour nous fondre, peut-être, au coeur brûlant
[des dieux !

# LA NUIT

Voici les ombres qui s'allongent
Comme une chevelure au vent ;
Et les bises d'automne plongent
Leurs frissons noirs aux bois mouvants.

Tendons notre âme et notre oreille
Pour mieux saisir l'accent lointain
De la forêt qui prie et veille
Sur la fuite d'un gai matin.

Le clair été vient de s'éteindre ;
Le cher été s'est dépensé
Comme un poète qu'on veut plaindre
Après son amour trépassé.

Ecoutons, c'est la voix nocturne,
Et c'est la voix qui ne meurt pas.
Quand vous dormez, coeurs taciturnes,
L'ange des nuits pleure là bas.

Qui saisira le sens des choses
Et le deuil des chants inconnus ?
Pourquoi mon front est-il morose
Quand il songe aux froids revenus ?

Qu'apportes-tu, nuit triste, informe ?
Que te disent tous les bois morts ?
Tes fantômes dans l'ombre énorme
Cachent-ils le sang du remords ?

C'est que les bois, comme les hommes,
Cet hiver dur, tous souffriront ;
Le ciel veut une grosse somme
De souffrance, les front ploieront.

Front du chêne, large et robuste,
Front de l'érable canadien,
La forêt fait son geste fruste
En priant le divin gardien

Et les pins s'émeuvent, peut-être,
Au triste souvenir des loups
Dont souffrirent de pauvres êtres
Poussés par quelque esprit jaloux.

Qui nous dira la plainte amère
De ce chaos universel,
Plainte des pères et des mères
Du fond du goufre vers le ciel ?

Est-ce là pour quoi la nuit pleure
Sur tant de songes attristés ?
Elle pleure de longues heures
Avec des sanglots répétés.

Nuit vaste et pleine de délire,
O masque affreux de l'univers
Un vent sinistre te déchire,
L'esprit des morts suit tes revers !

Où vont les âmes solitaires
Quand le vent pleure dans les bois ?
Quand la neige couvre la terre,
Et que l'azur est plein d'effrois ?

Où va l'amour ?où vont les ailes
Quand notre sol n'a plus d'abri ?
Dieu, pourquoi des bouches nouvelles
Si la nuit glace tous les cris ?

Pourquoi l'amour, pourquoi le rêve ?
Pourquoi la vie et le trépas ?
Pourquoi toute chose sans trève,
O mon Dieu, si vous n'étiez pas !

Nos pauvres coeurs devraient se taire,
Sachant la haine par l'amour ;
Dieu fait lire par les contraires :
La nuit nous fait savoir le jour.

J'entends ta voix qui se désole,
Nuit triste et pleine de souleur ;
Que rien ici ne me console,
Notre âme a droit à sa douleur !

# LE BON MENAGE

M. et Madame Boisbien, firent, toute leur vie, un ménage exemplaire : jamais de dispute, pas de contredits, toujours, ou presque toujours, des paroles d'encouragement l'un pour l'autre, faisant en commun leurs prières du soir et du matin.

Si l'un sortait pour rendre quelques visites ou pour faire quelque commission, celui qui gardait la maison rendait à l'absent la politesse de ne pas l'oublier.

Lui s'appelait François, elle s'appelait Françoise.

Leurs parents leur avaient laissé assez de bien, et François et Françoise, n'ayant pas d'enfants, vécurent et moururent à l'aise et presqu'à souhait, presque d'un commun accord je pourrais dire.

Je ne saurai cependant les citer en exemple précis à ceux qui désirent se mettre en ménage.

Lisez pourquoi !

Ni l'un ni l'autre n'était menteur, et pourtant ils se trompaient.

Aussitôt le mari sorti, la bonne femme mettait sa soupe au feu, prenait son chapelet et s'assoyait à la fenêtre. Après chaque Ave Maria, sur un ton très doux, très bonasse, presque, en même temps, consciencieusement, la vieille se tenait un petit soliloque. Voici à peu près son langage :

—Quelle belle vue, comme on a eu de la chance d'avoir acheté notre maison dans ce coin-ci.

—Tiens, v'là le père Doucet avec sa belle jument, c'est vrai que c'est une belle bête ; elle est bien plus belle que lui.

—Ave Maria......... je n'sais pas s'il a fini de payer sa terre du Petit Saint-Henri.

Toujours sur un ton de douceur :

—Ave Maria gratia......

—Ma vérité, c'est l'Ours Trudeau qui le suit avec Quintal, de l'Industrie.

—Ave Maria......

—Je n'sais pas si l'Ours va encore voir la femme de Titpitt Corbeau. Il a du goût, parce qu'elle a de l'esprit.

—Ave Maria......

—Puis moi-même, au lieu de médire et de penser mal de mon prochain, je serais mieux de m'occuper de ma soupe et de mon bon François, ça c'est vrai ! Mon pauvre mari, il doit être rendu à l'autre bout du village.

S'il n'arrête pas à l'auberge, ça sera beau. Je suis sûre qu'il va rencontrer Tit Fils Cayen qui paye souvent la traite chez Charland. Il ferait bien mieux de prendre un coup ici.

—Gloire soit au Père......

—M'a dire comme on dit, y a pas de mal à prendre une larme, y a pas de mal en tout. Comme moi je vais en prendre un bon petit verre, et ça me fera du bien. Allons, ma clef d'armoire! C'est not'e cruche. Je n'vole pas. Grand bien vous fasse !

—Ave Maria......

Il est bon, c'est du Meldrum, il a bon goût. J'pense, c'est François qui l'a acheté.

—Ave Maria......

—C'est du bon. Je ferai penser à François d'y goûter aussitôt qu'il sera arrivé.

Ave Maria......

Il serait bien mieux d'en prendre ici, au lieu d'aller à l'hôtel Charland ou bien chez Marcotte. Ici il pourrait en prendre, y a pas de mal, pas de scandale.

–Ave Maria......

Il pourrait même en prendre deux.

Comme moé, là, je vais en prendre encore un bon petit pour me rincer la luette. Il n'y a pas de mal à ça.

—Gloria Patri...

Aussitôt le vieux arrivé, c'était des questions d'amitié et de douceur, sur un ton de plus en plus doux et discret :

—Comme ça, c'est un bon voyage que tu as fait ?

—J'en fais jamais d'autre, mais c'est encore mieux de ne pas en faire du tout, je m'ennuie quand je suis loin d'la maison et de toi.

—As-tu vu Baptiste Latour ?

—Si je l'ai vu. J'te crois, j'lai même entendu et senti, on a pris quatre bons verres ensemble, j'veux dire l'un après l'autre, mais huit en tout.

—T'as ben "faite". Vois-tu, quatre, c'est pas trop.

—Y fait pas chaud, va, avec quatre réchauffants dans le corps, on peut voyager.

—T'as raison et puisque c'est pas trop quatre, si tu veux, on va en prendre un tout de suite.

—Je te dis que ma soupe est bonne.

—Le p'tit goret est soigné ?

—Bien oui, ma soupe est bonne, tout est bon et j'ai dit mon chapelet.

—Tu ne m'as pas attendu pour dire le chapelet ?

—Non, mais on le recommencera, je t'aiderai à le dire à soir.

—On priera pour les malheureux, pour les ivrognes, pour les pauvres et pour la conversion des coureux.

—Ça leur fera toujours pas de mal, si ça leur apporte pas de bien.

Ces gens paraissaient bien heureux, ne dépensant que leurs revenus.

—CommeMichel de Montaigue, sans toucher au capital de leurs ancêtres ; mais plus modestes que Montaigne, ils n'ont rien légué, en fait de pensées profondes, que l'exemple d'une vie de douceur, sans luttes comme sans efforts.

Ces gens n'ont presque pas péché, si ce n'est par gourmandise, et la perte du temps qui leur fut donné. Mais je m'arrête ne voulant juger ni du plus ni du moins, dans ces vies d'une unique pensée...... de philosophie presque unique.

Que dis-je ?

Mais il y eut un témoin de cette vie un peu nonchalante, un petit neveu qui leur volait une grosse croquette de sucre, dans l'armoire à la cruche, à chaque rasade que les vieux se permettaient. De cette manière il se sucrait le bec amplement, il affirmait même avoir dégusté un gros pain de sucre à couvert de ce prétexte ; quel beau jour !

Les vieux s'étaient bien amendés ces dernières années, — le père s'est absenté péremptoirement à l'âge de 82, et sa vieille à l'âge de 79 ans, il paraît qu'il répétait de temps en temps ce proverbe contrefait, toujours avec une grande douceur : "Qui a bu ne boira pas".

---

# EPOUSE DU PASSANT

Dédié à ma femme **YVONNE.**

Epouse du passant, et toi-même passante,
Que dirais-tu de moi si je t'offrais des vers ?
Saisirais-tu l'écho du refrain que je chante ?
Ne verrais-tu toujours mon cœur qu'à son
[revers ?

Je t'ai dit que la vie a parfois ses tristesses ;
Que l'être le plus fort doit souffrir et lutter ;
Que le bonheur humain change souvent
[d'adresse,
Qu'il ne nous donne pas nos parts sans les
[compter.

J'aime le ciel et Dieu, le monde à l'aventure ;
Autrefois je priais les astres solennels.
Qu'importe ma pensée et ma pauvre écriture,
Nos enfants comprendront mes accents paternels.

Tu sais que je t'aimais et que je t'aime encore,
Que tous tes dévouements gardent en moi leur
[prix.
Que j'ai voulu pour toi saluer les aurores,
Et que je fus, hélas ! bien des fois incompris.

Et toi-même incomprise en bien des cas, sans
[doute.
Tu vieilliras, ployant sous ton joug vertueux.
Si tes pas sont plus lents, tu connaîtras la route
Pour l'avoir parcourue en souffrant pour nous
[deux.

Moi je ne me plains pas, je finis ma carrière :
J'avance lentement avec humilité.
Les pleurs ne tremblent pas au bord de ma pau-
[pière ;
J'ai nettoyé mon coeur de toute vanité.

Je chante doucement, comme un ruisseau mur-
[mure.
J'ai détourné mon front des gouffres de laideur.
J'ai consolé mon âme en lisant la nature.
Et mes bras n'ont jamais refusé les labeurs.

Mes vers sont maladroits, et pourtant je les aime
Après une retouche en leur humanité :
Ils savent mes aveux, ignorent le blasphème ;
Je veux les corriger avec sincérité.

Et nos jeunes enfants grandiront dans la vie,
Aidant à nos vieux jours, s'ils le peuvent alors,
Quand nous aurons passé, sans orgueil, sans
[envie,
Nous irons retrouver nos petits qui sont morts.

Nous reconnaitront-ils après la longue absence,
Lorsque nous frapperons à leur cercueil fermé ?
Jusque là gardons-nous de tuer l'espérance...
Et nous retrouverons ceux qui nous ont aimés !

Petite âme parlante en ton rêve frappée,
Que ton départ soudain nous aura fait souffrir !
"Pour (1) dormir" quittant tout, repoussant ta
[poupée,
Que tes yeux étaient beaux à l'instant de mourir!

"Maman, je t'aperçois", te criera Jeanne-Estelle;
Notre première aussi tendra ses petits bras.
Nous les embrasserons dans leur joie éternelle,
Et sans appréhender de nouveau leur trépas.

Si dans le paradis refleurissent les roses,
Jeanne-Estelle en aura, comme tu l'as rêvé.
Ah! rien que d'y penser mon front est moins
[morose,
Et je sens s'animer mes vers inachevés......

J'entends chanter en moi le verbe d'harmonie,
Je perçois un bruit d'aile et le cri des aieux;
Un rappel qui se fait sur la brise infinie,
Un souffle de ma vie a monté vers les cieux.

---

(1) Dernières paroles d'une enfant de 5 ans: "Je m'endors, je veux dormir."

Et c'est toi, pauvre femme, et toi seule, ô ma
[muse
Qui me ressuscitas d'une seule bonté;
Réhabilite en moi la vision qui s'use,
Rappelle à mon regard l'horizon de beauté.

Toi qui, sans le savoir, soutenais ma chimère,
Aux jours où ma pensée errait dans un grenier;
Toi qui versas pour moi quelques larmes amères,
Reine des premiers vers, inspire mes derniers.

Le silence et l'oubli couvriront ma poussière,
Les herbes sur le marbre assombriront mon nom,
Mais toi tu reviendras répandre une prière
Audessus de la fosse où tous nous nous tournons.

Harmonie! harmonie immuable et divine,
Toi qui soutiens l'espoir que la vie a lassé,
Sous ton souffle pieux mon pauvre front s'in-
[cline,
Et tu gonfles le coeur du passant délaissé......

Je sais le rêve obscur et les vaines paroles;
Je sais que chaque vers traduit mal mon émoi;
Mais vers le clair azur ma pauvre âme s'envole,
D'une aile libre et fière elle s'enfuit de moi.

Plaine des pays bleus dont la nuit nous sépare,
J'évoque, sans te voir, ta clarté, l'avenir ;
A ce premier élan ma pauvre âme s'effare.. ..
Je viens me reposer au seuil du souvenir.

Et toi qui n'auras plus à conquérir l'espace,
Afin d'apprivoiser tes bonheurs envolés,
Entre l'aube qui nait et la nuit qui s'efface
Vois en tous mes adieux l'amour renouvelé.

Mais que restera-t-il de ce que je veux dire,
Quand on sait que la mort menace les amours ?
Si la vie est un bien, n'allons pas la maudire,
Si la mort est un mal, dure-t-elle toujours ?

J'ai voulu consoler, même en des mots sans suite,
L'amertume des soirs dont mon âme s'éprend,
Laisser vibrer ma voix vers les échos en fuite,
Et vers le grand départ que tout homme entre-
[prend.

Certes, je n'écris pas ce que je veux écrire :
Je ne m'exprime ici que par pâles reflets ;
Tout juste ce qu'il faut pour te faire sourire,
Et refréner en moi quelques vibrants secrets.

Mais comme le secret sur son maitre retombe,
Je m'appuie, en songeant, le front dans mes deux
[mains ;

Et, pour mieux le garder jusqu'au fond de ma
[tombe,
Je veux le lendemain après les lendemains.

Qu'importe qu'on s'ennuie aux routes poursui-
[vies,
On doit toujours chanter, même en courbant le
[dos.
Je chante le cantique insensé de la vie,
Sachant que l'homme a droit d'emporter ses
[fardeaux.

Mais que dis-je? On croirait que moi-même j'en
[porte.
Mais non, tous mes secrets se soutiennent entre
[eux.
J'écris, quand je suis seul, sur le sable, à ma
[porte
Où danse le rayon, ce sourire des dieux.

Non, je ne me plains pas, et nul ne doit me
[plaindre
Tant que ma porte s'ouvre aux rayons du ciel
[bleu,
Jusqu'à l'heure où le vent du soir viendra
[m'éteindre,
Avec ton souvenir et mon dernier adieu !

Québec, 16 novembre, 1921.

# LA SAINTE-CATHERINE

Novembre se dépouille et pleure dans les cimes
Sans doute, il neige un peu, dès le début du mois.
L'hiver se pressent, le sol blanchit une fois ;
Bientôt tout fond, le sol parait, il se dégrime.

Une quinzaine passe en clair-obscur sublime ;
L'occident se renfrogne et plonge dans les bois.
Blanches mauves, canards, outardes au cou droit
Nous ont fui tristement. Le jour meurt, tout
[s'abime.

Mais le vingt-quatre au soir, blancheur à l'ho-
[rizon,
Tout s'amolit, le temps, les coeurs et l'espérance.
Le vent tourne. On attend et... la neige com-
[mence.

Catherine se poudre et nate ses frisons......
Que de neige aujourd'hui ! la tire et les yeux
[brillent :
Coeurs et becs sont sucrés,—bonnes et vieilles
[filles !

# SONNET FUTURISTES

Soleils d'or, rêve aimé, caravelles d'amour,
Pacifiques couchants, nostalgiques prières,
Jouets, jeunes fronts qui ferment leurs paupières
Quelque force absolue a résumé les jours......

Parce que tes désirs se transforment toujours,
Tu n'abrégeras pas les voeux de ta misère
Bois à ton espérance et mange un peu de terre,
Rends grâce au fatalisme, avec lui, suis ton cours.

Sans crainte marche au soir qui fait trembler les
[feuilles.
Tu sauras que la mort est le vent qui nous cueille,
Et que ton dernier songe est un songe d'enfants.

Tes larmes sècheront sous la brise infinie:
Il faut souffrir pour être une fois triomphant :
Il faut que ton coeur aime et que tu te renies !

# IMPROMPTU

**Au Maréchal FOCH**
**Ancien Commandant en Chef des Armées Alliées,**
**lors de son passage en la cité de Québec, le 12 de décembre, 1921.**

Tout homme a deux pays, le sien propre et la
[France ;
Mais quand il naît Français, que d'autres n'a-t-il
[pas ?
Nous réclamons pour nous de nobles ascendan-
[ces ;
A la guerre nos coeurs vous suivaient pas à pas.

Notre reconnaissance en notre âme déborde :
Les Huns sont refoulés, vous savez à quel prix.
O vainqueur des Germains, de leurs cruelles
[hordes,
Votre génie est grand et nous l'avons compris.

Déjouant leur malice et leurs projets néfastes,
Brisant leur aigle noire en l'ombre qu'ils
[rêvaient.

Vous avez dispersé les trônes de leurs castes,
Et vous venez de loin où nos coeurs vous sui-
[vaient.

Après l'adieu des morts et le fracas des armes,
Après la vantardise et les cris ennemis,
Venez nous retremper loin du bruit des alarmes :
Sous vos regards sereins tout espoir est permis.

Une rumeur grandit sur ce sol des ancêtres,
Naïve comme un voeu, pure comme l'azur :
Elle croit de partout, des choses et des êtres :
La plainte du passé sera le cri futur.

Fuyant vers l'Atlantique aux vagues écumantes,
Il est un fleuve bleu qui veille nuit et jour ;
Comme sa voix est douce, elle pleure, elle
[chante,
Française dès Cartier, Champlain et d'Avaugour.

Voyez, sur nos remparts et notre citadelle,
Flotter les gais drapeaux près du fleuve mou-
[vant ;
Notre source est française et vers l'onde éternelle
Une voix a chanté sur les ailes du vent.

De l'aube qui doit naître à la nuit qui s'efface,
S'élève cette voix, canadienne toujours ;
C'est celle des aïeux qui monte dans l'espace,
Elle chante à l'instant et soutient notre amour.

Amour de la patrie avec la Marseillaise,
L'hymne qui soutenait naguère vos combats ;
Cet hymne a soulevé chez-nous l'âme française,
Et bien des laboureurs voudraient être soldats.

Notre âme, Maréchal, est votre apothéose ;
Vous êtes parmi nous, soyez le bienvenu.
Dans la brise qui passe et le frisson des choses,
Votre voix nous est chère et votre accent connu.

Quand vous resaluerez la France notre mère,
Dites-lui que toujours, que toujours nous l'ai-
[mons.
Le peuple qu'elle a fait, rien ne peut le défaire ;
Quand pour lui sont les dieux, il brave les
[démons.

Ah ! nous rendons justice aux cousins d'Angle-
[terre,
Et nous sommes loyaux aux confrères anglais.
Nous désirons du bien à tout être sur terre,
Mais avec le respect de tous nos droits parfaits.

Puisque vous avez fait descendre la victoire
De L'Atlantique au Rhin contre l'iniquité,
Que tous nos voeux pour vous soient messages
[de gloire,
Et que montent vers vous nos chants d'humanité!

Le présent, l'avenir grandissent sur vos traces,
En comptant les hauts faits du plus grand des
[soldats;
Vous avez embelli les jours de votre race,
La race qui fit naître un jour le Canada.

Quand dans mille ans et plus l'homme lira l'his-
[toire,
Lorsque le millénaire indiquera du doigt
La ligne la plus belle aux pages des victoires,
Votre nom, Maréchal, s'y dressera tout droit......

Je ne suis qu'un passant, et j'inscris mal la gloire
Des héros que je vois au long de mon chemin;
Mais vous avez franchi le Rhin dans ma mémoi-
[re......
Et je penche mon front encor dans mes deux
[mains.

Qu'importe à ma chanson qu'elle ait peu de ca-
[dence;
Qu'importe mon refrain quand il est mal trans-
[crit;
Au moins j'aurai voulu crier: Vive la France !
Comme vous je comprends que c'est le plus beau
[cri.

Vive la France grande et l'Alsace-Lorraine,
Celle de tous les arts, celle de tous les droits;
Celle de Tolbiac, la France souveraine,
Depuis Foch sur le Rhin à Condé dans Rocroi !

France de Jeanne-d'Arc et des grands capitaines;
De Vercingetorix et de tous les grands rois;
France des empereurs, France républicaine,
Sois éternelle France autant qu'en toi je crois !

Québec, 12 décembre, 1921.

